

# Le tragique destin de Pierre d'Odet (1781-1808), mercenaire dans le régiment valaisan au service d'Espagne

par  
Pierre-Alain PUTALLAZ

## Introduction

Le 10 avril 1809, Charles d'Odet écrivait à Charles-Emmanuel de Rivaz:

*Mon très cher oncle,*

*Venant d'acquérir la triste certitude de la mort de mon frère Pierre, je viens vous en faire part pour que vous vouliez bien vous en ressouvenir dans vos saintes prières. Il a été assassiné par les Espagnols à la fin de juillet, [en réalité, le 17 août 1808,] quelques jours après la bataille [de Bailén]. Il paraît qu'il a été pris pour un Français, car les Espagnols, l'ayant dépouillé et ayant découvert, par un livre qu'il portait sur lui, qu'il était Suisse, en ont témoigné beaucoup de regrets et lui ont fait de*

*superbes obsèques*<sup>1</sup>. Tout ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que tous les officiers s'accordent de dire qu'il menait une vie très régulière. Dieu l'aura pris dans sa miséricorde. Veuillez en faire part à la chère tante [Marie-Françoise Macognin] de la Pierre. J'écris par ce courrier à M. le banneret [François] Preux, le priant d'en faire part à la parenté.

Veuillez, très cher oncle, agréer l'assurance des hommages respectueux de votre tendre et affectueux neveu<sup>2</sup>.

Intrigué par ce texte, dans lequel Charles d'Odet exprime sa douleur avec retenue et dignité, nous avons décidé de nous intéresser à Pierre d'Odet et à sa destinée, et nos recherches n'ont pas été vaines comme le prouvent les lignes qui suivent.

### 1. Le milieu familial de Pierre d'Odet

Pierre d'Odet naît le 7 août 1781 à Saint-Maurice. Ses parents, Louis d'Odet (1743-1836) et Julie de Rivaz (1749-1820), qui se sont mariés en 1773, ont déjà trois enfants: Maurice (1773-1799), Charles (1776-1846) et François (1779-1848).

Durant l'année 1782, la famille d'Odet s'installe à Sion où vont naître Lydie (1785-1863) et Hippolyte (1793-1857).

Ayant décrit le milieu familial des Odet en 1985 dans *Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odet: étude de leur correspondance inédite (1812-1817)*, nous n'en signalerons que quelques caractéristiques générales: un train de vie modeste; un père mercenaire au service de France jusqu'en 1792 et, par conséquent, souvent absent du foyer jusqu'à cette date; une mère qui règne avec autorité sur celui-ci; des parents moralement exigeants envers eux-mêmes et envers leur progéniture qu'ils responsabilisent – et culpabilisent – en lui rappelant fréquemment les sacrifices qu'ils consentent en sa faveur.

Louis d'Odet et sa femme Julie façonnent leurs enfants par une éducation sévère, voire rigoriste. Ils leur inculquent la vénération et la crainte de Dieu, une vision manichéenne du monde, un catholicisme et une morale austères, le sacrifice de soi, le culte du travail, le respect de la tradition et des personnes plus âgées que soi, le sens de l'économie – le Valais est alors une région pauvre et l'argent y est rare –, et ils exigent d'eux obéissance, déférence et reconnaissance. Leurs enfants doivent donc tendre vers un idéal de perfection morale, spirituelle qu'ils contesteront d'autant moins que les idées de leurs parents sont représentatives de la mentalité qui caractérise le Valais de l'époque<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir ci-dessous, p. 34, ce qu'il faut penser de ces affirmations.

<sup>2</sup> Rz, cart. 50, liasse 6, n° 97: lettre de Charles d'Odet à son oncle Charles-Emmanuel de Rivaz, de Sion, le 10 avril 1809, orig. Si nécessaire, nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation des citations contenues dans le présent travail. – Voir *Abréviations et sources*, ci-dessous, p. 41.

<sup>3</sup> PUTALLAZ, t. I, pp. 40-50.

## 2. Le temps des études

En 1791, Pierre d'Odet entre au collège de Sion, à la suite de ses aînés Maurice et Charles.

Le collège est alors un établissement tenu par des prêtres séculiers qui se préoccupent de la formation religieuse de leurs élèves, tout en leur donnant une solide culture classique. Ils attendent notamment de ceux-ci une foi sans faille, une conduite morale aussi irréprochable que possible et des exercices de piété nombreux.

De 1791 à 1794, Pierre d'Odet y fréquente les classes préparatoires au gymnase; de 1794 à 1802, le gymnase: les classes de rudiments, grammaire, syntaxe inférieure, syntaxe supérieure et rhétorique; de 1802 à 1803, le lycée: la classe de philosophie. Il s'y montre bon élève, obtenant divers prix ou accessits, notamment en version et thème latins, en religion, en histoire-géographie et en poésie.

Il est à noter que Pierre d'Odet va passer plus d'années que ses condisciples au collège de Sion, en raison de l'état déficient de sa santé. Le palmarès de 1793 signale que, s'il n'avait pas été malade, il serait parmi les premiers de la classe de principes *lectio minor*. Une nouvelle année scolaire est compromise entre 1797 et 1800, vraisemblablement pour le même motif. Quant au palmarès de 1801, il annonce que Pierre d'Odet, empêché par la maladie, n'a pu suivre régulièrement les cours de la classe de rhétorique <sup>4</sup>, classe qu'il redouble en 1801-1802, obtenant de brillants résultats.

C'est en été 1803 que le jeune Valaisan achève sa formation classique sans avoir suivi la seconde année de philosophie comme il aurait pu le faire <sup>5</sup>.

Nous avons connaissance de sept lettres écrites par Pierre d'Odet durant cette période, plus précisément en 1801 et en 1802, toutes adressées à son frère Charles, devenu, après la mort de Maurice en 1799, le soutien de la famille. Elles témoignent du respect excessif que Pierre manifeste à son frère aîné, de son état d'infériorité, de dépendance envers lui qu'il considère comme un ami certes, mais aussi comme une sorte de tuteur, comme un guide auquel il se confie avec humilité, voire servilité.

Pierre a-t-il besoin d'argent à la fin de l'hiver 1801? C'est à Charles qu'il s'adresse en ces termes: «J'ai un grand service à te demander et il est si grand que je n'oserais le demander à personne d'autre qu'à toi. C'est que tu me prêtasses cinq écus neufs pour acheter un tympanon et satisfaire mon maître [de musique] de ses peines. Je te les rembourserai

<sup>4</sup> Précisément, il s'agit de la seconde année de rhétorique.

<sup>5</sup> Pour ce paragraphe et les quatre qui le précèdent, voir ZIMMERMANN, pp. 62-65, 88-95, 107-108 et 116-123 notamment, et *Nomina litteratorum*. La série des palmarès du collège de Sion, que l'on trouve à la Bibliothèque cantonale du Valais, comporte plusieurs lacunes.

à la première occasion. Je te prie de me pardonner mon audace et [de] me rendre le bien pour le mal, car je suis avec tout le respect possible, mon très cher frère, ton très affectionné ami»<sup>6</sup>. Reçoit-il une réponse positive à cette demande? Il remercie chaleureusement Charles, le 21 mars 1801, d'avoir ouvert sa «bourse si généreusement et à de si légères conditions»<sup>7</sup> et, quelque trois semaines plus tard, le 8 avril, il lui écrit: «Comme mon maître de musique qui va un de ces jours faire un voyage dans la Suisse voudrait avoir son paiement, je te prie de me remettre les cinq écus neufs que tu m'as accordés avec tant de complaisance et d'amitié. Je suis autant que possible, mon très cher frère, ton très soumis et affectionné ami»<sup>8</sup>.

A deux reprises, en 1801, dans des post-scriptum, il demande à Charles de bien vouloir corriger les fautes d'orthographe et de style contenues dans les lettres qu'il lui adresse<sup>9</sup>; en 1801 encore, il implore sa protection en ces termes: «Mon très cher frère et mon espérance, je viens me jeter sous tes ailes protectrices afin que tu me défendes contre les loups et m'enseignes, par tes conseils, tes instructions, ton secours et ton zèle envers moi, à les fuir et à chercher les bons pâturages. Je suis bien persuadé que tu ne lâcheras pas un frère qui était, est et sera toujours, mon très cher frère, ton très humble et ton très obéissant ami»<sup>10</sup>. Et, le 22 août 1802, il affirme notamment: «Je te remercie d'avoir fait attention à la prière d'un malheureux qui languit dans les fers de l'ignorance et de la stupidité sans pouvoir, avec les plus grands efforts, en être dégagé.»<sup>11</sup>

La personnalité de Pierre d'Odet nous semble avoir été fortement étouffée par l'éducation qu'il a reçue. Parvenu à la fin de l'adolescence, il nous apparaît puéril, complexé, peu sûr de lui et scrupuleux jusqu'à l'excès. Il est probable qu'alors déjà ses ennuis de santé sont principalement d'origine nerveuse – il lui arrive d'ailleurs de bégayer<sup>12</sup>. Ils influent sur son moral qui est d'autant plus chancelant que son entourage manque parfois – souvent? – de compréhension à son égard: on est impatient de le voir terminer ses études et voler de ses propres ailes; on a parfois l'impression qu'il joue de ses maux pour prolonger son état de dépendance et chaque allusion à son manque de sérieux le blesse cruellement. Ainsi se plaint-il de certaines «plaisanteries mordantes» de Charles à son égard<sup>13</sup> et lui écrit-il, au début de 1802, alors qu'il est peut-être convalescent: «Tu m'as bien surpris hier, mon

<sup>6</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 15, n° 19: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, s.l.n.d., [1801], orig.

<sup>7</sup> *Ibidem*, n° 40: lettre du même au même, de Sion, le 21 mars 1801, orig.

<sup>8</sup> *Ibidem*, n° 43: lettre du même au même, de Sion, le 8 avril 1801, orig.

<sup>9</sup> *Ibidem*, n° 19 et n° 43.

<sup>10</sup> *Ibidem*, n° 56: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, s.l.n.d., [1801], orig.

<sup>11</sup> *Ibidem*, liasse 16, n° 74: lettre du même au même, de Saint-Maurice, le 22 août 1802, orig.

<sup>12</sup> ROBATEL, p. 49.

<sup>13</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 15, n° 40: Pierre d'Odet à son frère Charles.



cher frère, quand tu m'as demandé si j'avais été prendre ma leçon de danse. Mais, comme devant l'étranger je n'ai pas cru à propos de t'ouvrir mes sentiments, je me suis proposé de te les déclarer par écrit: je crois que le cœur d'un ami réel doit être sensible et ne pas abuser des bienfaits [?] d'un ami qui essuye des revers.»<sup>14</sup>

Le 22 août 1802, reconnaissant sa difficulté d'être, il demande à Charles de ne plus faire attention à lui et s'écrie: «[...] Si la volonté des Cieux est que je quitte la société dont je suis indigne et que je cherche une habitation dans les forêts, il faut se soumettre sans murmure»<sup>15</sup>.

Cependant, aux yeux de la majorité des gens qui le connaissent alors, aux yeux de tous ceux qui n'ont pas eu la possibilité de pénétrer les arcanes de son être, Pierre d'Odet apparaît comme un jeune homme quelque peu valétudinaire, réservé, voire taciturne, mais surtout studieux, pieux, humble et vertueux jusqu'au rigorisme, au point que sa voie semble toute tracée: son frère François, alors à Montpellier, n'écrit-il pas, le 16 janvier 1803: «Pierre, à ce que je crois, se fera prêtre»<sup>16?</sup>

### 3. Une curieuse décision

En 1803, Pierre d'Odet quitte le collège de Sion, sans trop savoir de quoi son avenir sera fait. S'il a pensé un temps devenir prêtre, s'il va garder quelques contacts avec le chanoine Alphonse Pignat, professeur au collège de Sion, s'il rencontre à plusieurs reprises le curé de la ville Ignace Gottsponer, il ne peut se résoudre à engager sa vie entière au service de Dieu, quand bien même son cousin Anne-Joseph de Rivaz, curé de Conthey, lui fait miroiter «le vicariat de sa cure»<sup>17</sup>. Devant ses hésitations qui n'en finissent pas, ses parents, voire Charles, perdent patience et le pressent, le somment de se décider. A propos de cette période pénible, Pierre écrira le 30 novembre 1804: «Mes soupirs, mes pleurs, mes folies passés ne provenaient que de ce que je n'avais en vue aucun état qui pût me tranquilliser»<sup>18</sup>.

Sur un coup de tête, il va finalement exprimer le vœu d'entrer au service d'Espagne, sans grande conviction néanmoins: «[...] Je n'ai insisté à entreprendre l'état militaire que parce que je n'en avais pas d'autre», écrira-t-il ce même 30 novembre 1804<sup>19</sup>. Aberrante attitude! A

<sup>14</sup> *Ibidem*, liasse 16, n° 39: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, s.l.n.d., [début 1802], orig.

<sup>15</sup> *Ibidem*, n° 74.

<sup>16</sup> Fonds d'Odet 3, P 75, n° 2: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 16 janv. 1803, orig.

<sup>17</sup> Fonds d'Odet 2, P 364, n° 42: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 20 sept. 1805, orig.

<sup>18</sup> AV 109, d'Odet, n° 108: lettre de Pierre d'Odet à sa mère Julie, de Barcelone, le 30 nov. 1804, orig.

<sup>19</sup> *Ibidem*.

l'évidence, Pierre d'Odet n'est pas prêt psychologiquement à supporter une longue séparation d'avec les siens et ne semble guère apte à la vie militaire, même si sa santé paraît alors s'être nettement améliorée.

Louis d'Odet, son père, a gardé des souvenirs pénibles de l'époque où il fut mercenaire: aussi n'a-t-il pas hésité à consentir des sacrifices financiers importants afin d'éviter à ses fils aînés un destin semblable au sien: Maurice fit ses études supérieures à Pavie et devint un médecin compétent et dévoué; François est étudiant en médecine à Montpellier; Charles est notaire et il a déjà rempli diverses charges civiles et militaires<sup>20</sup>. Mais enfin! Pierre a mis un terme à ses indécisions continues, si agaçantes, et il est temps qu'il prenne ses responsabilités. Qu'il assume son choix, d'autant plus que c'est la vie de garnison qui devrait l'attendre en Espagne, et sa famille est prête à tout faire pour que sa carrière militaire commence sous les meilleurs auspices possible.

Les premières démarches à peine entreprises, Pierre, de plus en plus angoissé à l'idée de quitter le Valais, regrette son choix et se redécouvre une vocation religieuse. Trop tard! Ses parents, qui n'ont guère l'habitude des attermoissements et qui sont excédés par ses valse-hésitations, le jugent sévèrement et exigent qu'il se rende en Espagne, qu'il le veuille ou non. Le service mercenaire ne peut que bonifier son caractère et sa résistance physique, et il ne peut qu'assurer l'avenir de ce fils qui tarde à se conduire en adulte.

#### 4. Le régiment valaisan au service d'Espagne

C'est le 8 octobre 1795, à Lucerne, que, d'une part, Joseph Caamano, ambassadeur d'Espagne, et, d'autre part, les officiers Antoine de Courten, Elie de Courten et Charles de Preux, tous anciens mercenaires au service de France, signent une capitulation; celle-ci met à disposition du roi Charles IV un régiment de quelque 1900 hommes – répartis en deux bataillons formés chacun de quatre compagnies de fusiliers et d'une compagnie de grenadiers – dont les places d'officiers sont réservées aux Valaisans<sup>21</sup>, une partie des soldats pouvant être recrutée hors du Valais, mais tous devant être catholiques<sup>22</sup>.

Le colonel du régiment est d'abord Antoine de Courten de 1796 à 1801, puis Elie de Courten, nommé le 23 mars 1802, qui obtient sa

<sup>20</sup> PUTALLAZ, t. I, pp. 34-55.

<sup>21</sup> Seuls les ressortissants des Sept-Dizains peuvent accéder aux grades de major et de colonel. (SCHALBETTER, p. 293.)

<sup>22</sup> *Ibidem; ibidem*, p. 296. «Les soldats d'origine suisse ou valaisanne ne formaient guère que le 12 % de l'effectif total du régiment.» (*Ibidem*, p. 308.) – A l'époque où Pierre d'Odet est mercenaire (1804-1808), il y a, en sus du régiment valaisan, cinq régiments suisses au service d'Espagne (VALLIÈRE, p. 669) et, en 1805, une nouvelle capitulation, concernant le régiment de Courten, est signée entre l'Espagne et le Valais (SCHALBETTER, pp. 332-336), mais elle n'apporte pas de modifications notables à ce qui vient d'être dit sur celle de 1795.

retraite le 28 mars 1805; mais, dès la fin de 1804, le lieutenant-colonel Charles de Preux assume les fonctions de colonel dont il ne reçoit le grade qu'en janvier 1806. A partir de cette dernière date, le régiment de Courten est appelé régiment de Preux.

De 1796, année où il a été organisé, jusque vers la fin de 1804, le régiment tient garnison à Palma, sur l'île de Majorque, «et toute l'activité militaire, écrit Pierre Bioley, paraît s'être bornée à l'enrôlement et à l'exercice des recrues, aux réparations d'armes, à l'entretien de l'équipement». Et Jacques Schalbetter de préciser: «Le service de garde constituait l'occupation principale et presque quotidienne du soldat. Il pesait davantage par sa monotonie que par ses exigences. L'envoi régulier de petits détachements dans les autres archipels des Baléares offrait une diversion toujours très appréciée»<sup>23</sup>. Afin de gagner quelque argent supplémentaire, certains s'engagent en tant que valets de ferme chez des paysans, prêtent main-forte à des artisans ou donnent des leçons d'armes, quand les impératifs du service le leur permettent<sup>24</sup>.

En 1804, à un moment où seules la France et l'Angleterre sont en guerre en Europe, les périls que Pierre d'Odet semble devoir encourir au service d'Espagne ne sont pas ceux des champs de bataille. S'ils ne sont de loin pas tous mortels, ils n'en sont pas moins réels. Mentionnons d'abord le dépaysement: le jeune Valaisan va se trouver dans une région éloignée de sa patrie, peuplée de gens dont il ne connaît pas la langue et dont la mentalité, les mœurs sont différentes des siennes, et son moral, déjà chancelant, peut en souffrir gravement<sup>25</sup>. Mentionnons ensuite le climat que certains mercenaires supportent mal. Mentionnons enfin la vie de garnison: les risques d'épidémie qui sont liés à toute concentration humaine, la monotonie de cette vie qui, ajoutée au dépaysement, rend le mercenaire plus vulnérable à l'alcoolisme, à la passion du jeu – laquelle le plonge souvent dans des dettes criardes – et à la séduction de femmes plus ou moins vénales qui se font un plaisir de guider les hommes sur les chemins de l'immoralité.

A titre de curiosité, d'exemple – partiel – et de complément à ce qui précède, citons quelques extraits de la lettre que le sous-lieutenant Emmanuel de Riedmatten écrit, dans l'intention de dissuader son frère Adrien d'entrer au régiment de Courten, à son père Pierre-Louis. Il nous faut préciser que cette lettre est datée de Madrid, le 24 septembre 1805; que le régiment de Courten, dans lequel sert alors Pierre d'Odet, a définitivement quitté Palma, comme nous le verrons ci-dessous; que les

<sup>23</sup> Voir, respectivement, BIOLEY, p. 127; SCHALBETTER, p. 297.

<sup>24</sup> *Ibidem*; *ibidem*, p. 316.

<sup>25</sup> Hildebrand SCHINER écrira en 1812: «[...]Une maladie particulière aux Valaisans et aux Suisses est la *Nostalgie* ou mal du pays [...]. Cette maladie les attaque toujours dans l'étranger, loin de chez eux, lorsque, partis pour le service militaire, même d'après un engagement volontaire et délibéré, il leur prend une telle envie de retourner dans leur patrie que plusieurs d'entre eux, n'osant le déclarer à leur capitaine, commencent par devenir tristes et languissants, à perdre l'appétit et sont morts dans le désespoir de [ne] pouvoir retourner au pays.» (SCHINER, p. 62. – Souligné par celui-ci.)

conditions de vie des mercenaires sont devenues plus difficiles et qu'Emmanuel de Riedmatten est à ce moment-là fort déprimé. «[...] L'amitié et l'attachement fraternel m'obligent, affirme-t-il, de lui [à Adrien] représenter quelle est l'importance de son projet, et je ne puis sans scrupule lui laisser ignorer les assujettissements de notre état et les désagréments, les peines et les inquiétudes que nous offre presque tous les jours et à chaque instant cette carrière si dangereuse pour un jeune homme. Et si, malheureusement, il devait avoir du goût pour les plaisirs mondains, qui est la perte de la plupart des jeunes gens, et surtout ici à Madrid où il y a un amas de femmes perdues, parmi lesquelles il y en a de très agaçantes et remplies d'agréments, capables de séduire l'homme le plus retenu; et si, malheureusement, on tombe dans leurs filets empoisonnés, on risque bien d'être troussé dans vingt-quatre heures, comme on en a vu de fréquents exemples. Je veux croire qu'Adrien aura assez de la vertu du jugement et de la conduite pour que vous n'ayez jamais le désagrément d'apprendre de lui de si fâcheuses nouvelles. Et s'il a, comme vous me dites dans votre chère lettre [du 2 septembre 1805], un si grand penchant pour notre état, qu'il fasse ce que le bon lui semblera. Je ne veux point gêner son inclination, mais qu'il fasse, premièrement, de mûres réflexions, car il est bien dur d'être subordonné aux caprices de cinquante mille personnes, et il faut qu'il se sente beaucoup de dispositions pour la fatigue et bien du courage et de la patience pour pouvoir supporter sans répugnance tous les travers et importunités de l'état militaire, car je ne vous dissimulerai point que, malgré [que] j'y sois déjà habitué, je suis bien rassasié d'un service aussi pénible et difficile que celui que nous fait faire notre [lieutenant]-colonel [Charles de Preux], indépendamment de celui de la garnison». Et de mentionner «la triste vie que nous menons» et les «pénibles commencements qu'il [Adrien] aura à traverser avant que de parvenir à être fait officier»; et d'ajouter: «Ma santé n'est pas des meilleures depuis que je suis à Madrid. Je ne sais à quoi l'attribuer. Il est vrai que le climat de ce pays est très malsain, et nous avons déjà beaucoup de nos messieurs qui ont attrapé la fièvre.»<sup>26</sup>

Ce tableau quasi apocalyptique ne dissuadera pas Adrien de Riedmatten de se rendre en Espagne et d'entrer comme cadet dans le régiment de Courten le 1<sup>er</sup> juin 1806, moins de dix-huit mois après Pierre d'Odet.

## 5. Du baume sur les angoisses de Pierre d'Odet

Les parents d'Odet n'ont pas ménagé leurs peines afin d'atténuer les appréhensions de leur fils. Ils ont tenté de le raisonner, ils ont obtenu que François-Xavier d'Odet, frère de Louis, parrain de baptême de Pierre, maître horloger à Saragosse, alors en séjour en Valais, l'accom-

<sup>26</sup> Fonds Louis de Riedmatten, cart.7, fasc. 12, n° 21: lettre d'Emmanuel de Riedmatten à son père Pierre-Louis, de Madrid, le 24 sept. 1805, orig.

pagne dans son voyage et qu'ils s'arrêtent à Montpellier pour rendre visite à François; ils ont prévu de donner suffisamment d'argent à leur fils pour qu'il puisse vivre convenablement durant les premiers mois de son séjour en Espagne et de lui confier une lettre à l'intention du colonel Elie de Courten, lui demandant que Pierre puisse rester auprès de son oncle à Saragosse jusqu'à ce qu'il ait été reçu cadet au régiment de Courten; ils ont entrepris des démarches pour acheter la bourgeoisie de Bourg-Saint-Pierre – qu'ils vont obtenir le 24 octobre 1804 <sup>27</sup> –, puisque plusieurs des prochaines places vacantes d'officiers dans le régiment seront attribuées au dizain d'Entremont, en vertu d'une décision de la Diète valaisanne prise en novembre 1803 <sup>28</sup>. Voilà qui devrait prouver à Pierre et leur affection et l'intérêt qu'ils prennent à son sort, quoi qu'il puisse penser de l'impatience et de la sévérité dont ils ont fait montre à son égard.

## 6. De Sion à Barcelone

Ayant quitté le Valais au cours de septembre 1804, Pierre d'Odet et son oncle François-Xavier passent par Genève, Lyon, Nîmes et s'arrêtent, à la fin de ce mois, à Montpellier où ils rencontrent François <sup>29</sup>. Puis ils gagnent Oloron-Sainte-Marie et, comme il pleut, Arette «pour y attendre une occasion et un temps plus favorable pour passer le [col pyrénéen du Som]port» <sup>30</sup>, avant de gagner Saragosse, alors même que la fièvre jaune dévaste l'Espagne <sup>31</sup>.

Le voyage n'est marqué par aucun événement «extraordinaire» <sup>32</sup>, mais il va de soi qu'il n'a pas contribué à rasséréner Pierre d'Odet. Le 1<sup>er</sup> octobre 1804, de Montpellier, François d'Odet écrit à Charles: «L'oncle [François-Xavier] et Pierre viennent de partir hier matin; ils

<sup>27</sup> Fonds d'Odet 2, P 312: acte de réception de Louis d'Odet à la bourgeoisie de Bourg-Saint-Pierre, du 24 octobre 1804, texte latin, copie. – Pour les mêmes raisons que Louis d'Odet, le colonel Pierre-Hyacinthe de Riedmatten obtiendra la bourgeoisie de Vollèges en 1805. (Fonds Louis de Riedmatten, cart. 7, fasc. 12, n° 20: lettres de réception de Pierre-Hyacinthe de Riedmatten à la bourgeoisie de Vollèges, 1805, texte latin, copie.)

<sup>28</sup> SCHALBETTER, pp. 303 et 304.

<sup>29</sup> En temps de paix, les mercenaires du régiment valaisan au service d'Espagne, revenant du Valais, passent par Genève, Lyon, Nîmes, Montpellier, Perpignan, Catella, Motaro et Barcelone. (*Ibidem*, p. 310.) Il va de soi que, vers la fin de leur voyage, François-Xavier d'Odet et son neveu quittent cet itinéraire, puisqu'ils se rendent à Saragosse et non à Barcelone.

<sup>30</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 1: lettre de Pierre d'Odet à sa mère Julie, s.l.n.d., [1804], orig.

<sup>31</sup> *Ibidem*, P 364, n° 30: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 1<sup>er</sup> oct. 1804, orig. SCHALBETTER, p. 311, écrit: «Le succès remporté par les recruteurs du régiment [en 1803] ne se renouvela pas l'année suivante, car une épidémie de fièvre jaune sévit en Espagne à la fin de l'année 1804. Le Conseil d'Etat valaisan interdit le départ des recrues pour l'Espagne et malgré une intervention de Caamano la décision fut maintenue jusqu'à la fin du mois de mai 1805.»

<sup>32</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 1: Pierre d'Odet à sa mère.

ont séjourné deux jours ici. Pendant ce temps, je fis plusieurs leçons à Pierre sur ses principes d'isolement au milieu de la société [...]. Je ne sais s'il est méthodiste, piétiste ou janséniste, mais je crois lui avoir inculqué que ce n'était pas le vœu du Créateur, qu'il était au monde pour la société et non entièrement pour lui. Il m'a fait ses objections et [je] lui ai conseillé dans toutes les choses de la vie de ne jaser et raisonner que sur les matières que l'on connaît.» Et de constater: «Tu sais qu'il va bien mal.»<sup>33</sup>

Quant à Pierre, juste avant de passer les Pyrénées, il écrit à sa mère: «L'éloignement de sa patrie, de ses parents, de sa maison paternelle nous fait éprouver des sensations nouvelles, mais désagréables.» Il lui demande d'assurer ses «respectueux attachements» aux familles de Rivaz, de Nucé, Tousard d'Olbec; il embrasse ses frères et sa sœur et prie Charles de transmettre ses «devoirs» aux oncles Anne-Joseph de Rivaz et Hyacinthe d'Odet<sup>34</sup>.

Et rares sont désormais les lettres qu'il écrit où il ne réclame pas des nouvelles des membres de sa famille et de connaissances: il se soucie de la santé de son père, de sa mère et de Charles notamment; il s'intéresse à la carrière de ce dernier, à sa vie sentimentale, aux études de François, puis, celles-ci terminées, à ses activités professionnelles, au sort de sa sœur Lydie, à celui de son frère Hippolyte; il souhaite qu'on lui parle des familles de Rivaz, de Nucé, Tousard d'Olbec, Macognin de la Pierre; il a quelques pensées pour Ignace Gottsponer, le curé de la ville de Sion, pour Alphonse Pignat, professeur au collège de Sion, pour d'autres encore, comme pour bien marquer que la nostalgie lui est devenue une compagne permanente et obsédante.

A peine arrivé à Saragosse, Pierre envoie au colonel Elie de Courten la lettre que son père lui a confiée à son intention. La réponse de celui-ci est une grande déception pour le jeune Valaisan: il doit se rendre au plus tôt à Barcelone, où le régiment de Courten qui vient de quitter Palma se trouve alors<sup>35</sup>, «parce qu'aucun individu ne peut passer en revue et être payé sans qu'il soit préalablement présenté au sous-inspecteur et accepté par lui» et parce qu'«il est défendu de demander l'acceptation pour cadet sans que le sujet proposé soit présenté au corps»<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> *Ibidem*, P 364, n° 30.

<sup>34</sup> *Ibidem*, P 69, n° 1.

<sup>35</sup> Charles IV, allié de Napoléon, a déclaré la guerre à l'Angleterre. «Pour éviter toute surprise, écrit SCHALBETTER, p. 316, le Prince de la Paix [Manuel Godoy] décida de retirer vers l'intérieur du pays la garnison de Palma et envoya le régiment valaisan à Barcelone où il forma garnison de moitié avec un régiment de cavalerie espagnole et avec des soldats de la marine. Le régiment occupa la caserne de Barcelonnette placée sur le port [...]. Les compagnies de Lavallaz et de Werra furent détachées pour tenir garnison à Lérida, ville située sur la route de Barcelone à Madrid.»

<sup>36</sup> AV 109, d'Odet, n° 107: lettre d'Elie de Courten à Louis d'Odet, de Barcelone, le 3 nov. 1804, orig. Voir aussi *ibidem*, n° 108: Pierre d'Odet à sa mère.

## 7. A Barcelone et dans ses environs

Pierre d'Odet quitte à contrecœur son oncle, sa tante – Maria Ana, née Casalunga – et la douceur de leur foyer pour se rendre à Barcelone où il arrive le 30 novembre 1804. Le jour même, il écrit à sa mère une lettre de lamentations dans laquelle il affirme que ses «inclinations pour l'état ecclésiastique s'augmentent chaque jour»<sup>37</sup>, qu'il est «dans l'affliction» – «Vous me connaissez, dit-il, comment ne le serais-je pas?» –, et dans laquelle il s'écrie: «Malheureux que je suis, que fais-je ici à Barcelone? Pourquoi ne suis-je pas resté à Saragosse? Pourquoi ne suis-je pas resté dans mon pays? Je mange ici le bien que mon papa gagne à la sueur de son front. Pourquoi? Pour être malheureux moi-même.» Et d'ajouter: «J'ai parlé au colonel [Elie de Courten]; ne voulant définitivement pas continuer le service, je l'ai prié de me recevoir dans son corps comme soldat distingué jusqu'à ce que je puisse sortir d'Espagne [...]. O ma chère maman! Si je n'avais Dieu pour consolateur, que ferais-je, éloigné de tout appui, de tout conseil, livré à mon faible jugement, sans expérience? Je mérite bien des blâmes, bien des reproches. Ne me les faites pas. Consolez-moi plutôt; j'en ai grand besoin. Donnez-moi du secours. Quand pourrai-je réparer mes fautes? J'économiserai de toutes mes forces. J'espère que dans deux mois je pourrai partir. J'attends ce moment avec grande impatience pour me jeter dans les bras de mes bons parents, pour avoir un état, pour remplir mes devoirs envers Dieu, moi et mon prochain, pour réparer mes fautes, mes égarements.»<sup>38</sup>

On peut imaginer l'effet que ces mots produisent dans la famille d'Odet et la réponse qu'ils provoquent. Nous n'avons pas connaissance de cette dernière, mais une lettre que Louis d'Odet adresse, à la fin de 1804 ou au début de 1805, à Elie de Courten qui a déjà réussi à faire entendre raison à Pierre d'Odet, alors même que l'état de santé de celui-ci s'est – et pour cause – quelque peu dégradé, va nous en donner une idée. Voici son contenu: «Mon très cher cousin et ancien camarade, je viens vous payer le juste tribut de reconnaissance pour les bontés paternelles que vous voulez bien avoir pour mon fils Pierre. Il est bien heureux que vous ayez bien voulu vous intéresser à lui et l'empêcher de suivre sa tête et de faire des sottises. Veuillez bien, mon cher cousin, lui continuer vos bons conseils et lui réitérer que ce n'est qu'en les suivant qu'il peut nous intéresser à son sort. Qu'il suive la carrière qu'il a embrassée de son propre mouvement; si, jusqu'au temps où il pourra avoir un semestre [de congé]<sup>39</sup>, il ne peut prendre du goût pour l'état

<sup>37</sup> Lui qui n'avait aucun état qui pût le satisfaire écrit: «A présent, je l'ai trouvé, je l'espère. J'en demande les grâces au Seigneur. Je vous prie de vouloir bien aussi prier pour moi.»

<sup>38</sup> AV 109, d'Odet, n° 108.

<sup>39</sup> «La capitulation [de 1795] prévoyait des congés semestriels réguliers en temps de paix. Ceux-ci duraient souvent près d'une année à cause de l'éloignement des deux pays.» (SCHALBETTER, p. 297.)

qu'il a d'abord choisi, il pourra venir consulter avec nous sur les moyens d'en changer. Pour sa maladie de nerfs, elle provient de la contrariété qu'il a éprouvée dans ses idées; il s'est ennuyé dès qu'il a été en pays étranger, et il a cru que, en nous disant qu'il voulait se faire prêtre, nous le laisserions revenir; mais, comme il avait marqué un grand éloignement pour cet état avant son départ, je n'ai pas été dupe de son stratagème, et je lui ai mandé que, si son goût pour la prêtrise était bien décidé, il n'avait qu'à faire sa théologie en Espagne et ne revenir au pays que militaire ou prêtre; enfin, avec un état. Qu'il tranquillise son esprit et s'abandonne à vos conseils, et ses maux diminueront. Si le changement de climat a influé sur sa santé, qu'il consulte un médecin. Dès qu'il se laissera conduire par un guide comme vous, il trouvera toujours en nous des parents tendres et empressés à l'aider»<sup>40</sup>.

Semoncé par ses parents Louis et Julie, probablement encouragé à céder à leur volonté par ses frères Charles et François, boudé par son oncle François-Xavier<sup>41</sup>, sermonné par le colonel Elie de Courten, conseillé par le lieutenant-colonel Charles de Preux qui l'exhorte à demander son brevet de cadet de sorte que, s'il persiste dans ses intentions, il pourra quitter «plus convenablement» le régiment de Courten «dans quelque temps»<sup>42</sup>, Pierre d'Odet se soumet aux diverses pressions qu'il subit, sans prendre ni goût à la vie militaire ni confiance en lui. Le 9 mars 1805, il écrit à sa mère, ces mots notamment: «Que je suis à plaindre de vous avoir tant affligée par ma conduite irrégliée [*sic*] et de ne pas pouvoir réparer mes fautes selon mes désirs, mon esprit étant toujours si dérangé! Vous connaissez mon infirmité, et cet état me fait appréhender de ne pas pouvoir remplir les devoirs d'un officier.»<sup>43</sup> Et le 23 mai 1805: «L'indulgence que mes chefs ont pour moi m'est bien nécessaire, car je suis extrêmement borné: je n'ai aucune présence d'esprit, mais ils veulent bien se contenter de ma bonne volonté [...]. Je ne peux assez, ma chère maman, vous remercier des encouragements que vous me donnez et de l'affection que vous me témoignez. J'en suis indigne, mais du moins je tâcherai [de les] mériter.»<sup>44</sup>

<sup>40</sup> Fonds d'Odet 2, P 361: lettre de Louis d'Odet à Elie de Courten (?), s.l.n.d., copie.

<sup>41</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 2: lettre de Pierre d'Odet à sa mère Julie, de Barcelone, le 9 mars 1805, orig.; *ibidem*, n° 3: lettre du même à la même, de Barcelone, le 23 mai 1805, orig. – Tout le temps que Pierre est resté à Saragosse, il a laissé son oncle dans l'ignorance de ses tourments et de ses irrésolutions nouvelles. (AV 109, d'Odet, n° 108.) D'où la surprise et le mécontentement de celui-ci quand il apprend l'attitude de son neveu à son arrivée à Barcelone et les desseins qui l'animent.

<sup>42</sup> Fonds d'Odet 3, P 75, n° 5: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 14 janv. 1805, orig.

<sup>43</sup> *Ibidem*, P 69, n° 2.

<sup>44</sup> *Ibidem*, n° 3: Pierre d'Odet à sa mère.



Entré au régiment de Courten comme soldat distingué en décembre 1804, puis reçu cadet, Pierre d'Odet remplit tour à tour les fonctions de fusilier, de caporal et de sergent afin de bien connaître les tâches inhérentes à ces différents grades; et, le 3 mai 1805, il est nommé sous-lieutenant, sur proposition de son cousin Joseph de Lovina.

Depuis le 8 janvier 1805, il est à la Barcelonnette, le quartier du premier bataillon du régiment, avant d'être détaché aux environs de Barcelone vers la fin mai - début juin <sup>45</sup>.

Si son moral n'est toujours pas au mieux, durant les quatre premiers mois de 1805 il n'évoque plus ouvertement son prochain retour au pays: il a décidé de laisser la tempête qu'il a soulevée s'apaiser et il ne manque pas de soutien: outre les lettres qu'il reçoit du Valais ou de Montpellier, il est l'objet de l'attention quasi parentale du colonel Elie de Courten, puis du lieutenant-colonel Charles de Preux et de sa femme <sup>46</sup>; il prend pension chez ses cousins les capitaines Joseph Gard et Joseph de Lovina; il se lie d'amitié avec le capitaine Simon Venetz et avec son cousin le capitaine Henri de Preux qui se montre particulièrement bienveillant envers lui; il correspond régulièrement avec son oncle François-Xavier d'Odet qui, revenu de sa surprise et vu l'attitude de soumission dont il fait preuve maintenant, lui accorde de nouveau toute sa sympathie, et savoir son oncle à Saragosse, pas très loin de lui et bien disposé à son égard, sécurise le neveu <sup>47</sup>.

Mais – et Julie, Louis et Charles d'Odet n'ont guère eu de peine à s'en persuader à la lecture de ses lettres, même s'ils feignent la cécité, – Pierre d'Odet n'a pas renoncé à quitter définitivement le régiment de Courten et l'Espagne dès qu'il le pourra, d'autant plus qu'il fréquente aussi des mercenaires qui ont le mal du pays, tel Benjamin de Nucé <sup>48</sup>. Et, au cours du mois de mai 1805, il dévoile enfin clairement ses intentions dans une lettre qu'il adresse à son frère François qui s'empresse d'écrire à Charles le 30 mai.

«J'ai reçu, affirme notamment François, une lettre de l'oncle [François-] Xavier qui m'adressait un médecin de Saragosse qui a soigné la tante. Ce monsieur, qui fréquentait souvent la maison de l'oncle, m'a

<sup>45</sup> *Ibidem*; *ibidem*, n° 4: lettre de Pierre d'Odet à sa mère Julie, de Madrid, le 5 août 1805, orig.

<sup>46</sup> Le 23 mai 1805, Pierre affirme: «M. le colonel [Elie] de Courten, avant son départ, m'a recommandé à M. le lieutenant-colonel [Charles de] Preux qui continue de s'intéresser à moi. Je suis bien sensible aux attentions de M<sup>me</sup> la lieutenant-colonelle; je lui fais mes humbles remerciements.» (*Ibidem*, n° 3.)

<sup>47</sup> Pour ce paragraphe et le paragraphe précédent, voir *ibidem*, n° 2; n° 3. – Henri de Preux sera détaché à quelques lieues de Barcelone, peu de temps avant Pierre.

<sup>48</sup> Le 9 mars 1805, Pierre écrit: «Le cousin de Nucé est toujours très triste et contrarié dans son attente d'un congé, mais sans en perdre encore l'espoir. Il est détaché depuis deux mois à deux lieues de Barcelone. Je vais l'importuner quelquefois; il m'y a incité plusieurs fois. Il me reçoit avec tout l'accueil possible.» (*Ibidem*, n° 2.) Le 23 mai, il annonce: «Le cousin de Nucé a été nommé dans une assemblée de capitaines pour capitaine recruteur. Il compte partir pour le pays dès qu'il recevra son congé, ce qu'il espère au commencement du mois prochain. Ça lui est bien nécessaire pour tranquilliser un peu son esprit.» (*Ibidem*, n° 3.)

assuré qu'il [celui-ci] avait formé la ferme résolution de quitter définitivement l'Espagne l'année prochaine avec toute sa famille. C'est ce que m'annonce aussi Pierre qui m'a écrit par la même occasion; il ajoute qu'on lui a promis un congé pour le temps du départ de l'oncle et qu'alors il irait le rejoindre pour faire le voyage ensemble. C'est ce qui l'a engagé à demander son brevet [d'officier], qu'il aura obtenu dans ce moment. Il m'a dit qu'en vous écrivant il avait exagéré par faiblesse sa triste position, mais il témoigne toujours l'ardent désir qu'il aurait de rejoindre ses dieux Pénates pour ne jamais plus les quitter; que, si on ne lui trouvait pas assez de capacités ou de vocation pour embrasser la prêtrise, il travaillerait la terre.»<sup>49</sup>

Charles répond à François en juin 1805, le prie de dissuader absolument Pierre de demander un congé et lui communique toute une série de «bonnes raisons» dont il pourra se servir pour justifier sa requête<sup>50</sup>. Voilà de nouveau la famille d'Odet en ébullition...

Qui s'en douterait à lire le témoignage que Joseph-Ignace Escher, officier au régiment de Courten, nous a laissé sur Pierre d'Odet en service à Barcelone ou dans les environs: «Dès son début dans la carrière militaire, quoique jeune, écrit Escher en 1837, il [Pierre d'Odet] fit connaître par une conduite édifiante qu'il ne partageait pas l'opinion de plusieurs officiers qui feignaient de croire que pour être bon soldat il fallait renoncer à la piété. Quand, par les devoirs de son état, il se trouvait avec des camarades qui n'étaient pas aussi vertueux que lui, il ne les fuyait pas, mais il avait une contenance grave et parlait peu. Lorsqu'il commandait la troupe, il le faisait avec une voix forte, il avait un air sévère. Cependant, les soldats l'aimaient parce qu'il avait soin qu'on leur donnât exactement tout ce qui leur était dû. Il visitait souvent les hôpitaux pour y voir les malades de sa compagnie, les consoler et s'informer si on leur administrait les remèdes prescrits par les médecins. Comme il exigeait que ses subordonnés fussent ponctuels à remplir leurs devoirs, il l'était de même vis-à-vis de ses supérieurs. Jamais il ne s'est mis dans le cas de recevoir le moindre reproche, faisant son service avec une exactitude admirable»<sup>51</sup>...

<sup>49</sup> *Ibidem*, P 75, n° 6: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 30 mai 1805, orig.

<sup>50</sup> L'attitude de Charles nous est connue par une lettre de François qui y fait allusion. (Voir fonds d'Odet 2, P 364, n° 37: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 27 juin 1805, orig.)

<sup>51</sup> *Ibidem*, P 368, n° 2: notice sur la carrière militaire de Pierre d'Odet, écrite par Joseph-Ignace Escher et datée du 12 avril 1837, orig. – Ce témoignage reste valable pour les années qui suivent.

## 8. De Barcelone à Madrid

Le 15 juin 1805, Pierre est de retour à Barcelone et, le 17, le régiment quitte cette ville pour Madrid. A Lérida, les compagnies qui y étaient détachées se joignent au gros de la troupe <sup>52</sup>. «Ce voyage, relate Joseph-Ignace Escher, dura un [peu plus d'un] mois. On marchait une grande partie de la nuit à cause des grandes chaleurs. Les étapes étaient longues et fatigantes par la quantité de poussière qu'il y avait sur la chaussée. Les officiers avaient le droit de prendre des montures par réquisition. Monsieur Odet ne voulut pas profiter de cet avantage; il fit toute la route à pied à la tête de sa compagnie.» <sup>53</sup>

Le régiment devant passer près de Saragosse sans s'y arrêter, Pierre d'Odet obtient la permission de le précéder afin d'aller rendre visite à son oncle François-Xavier qui l'accueille chaleureusement, lui offre une once d'or – «que j'ai acceptée, précise le neveu, prévoyant que mes appointements ne me suffiraient pas pour les frais de la route et ceux de Madrid» – et deux pièces de coton pour qu'il se fasse confectionner des vestes. Lorsque les mercenaires arrivent devant Saragosse, Henri de Preux obtient lui aussi l'autorisation d'aller trouver François-Xavier d'Odet. «Au bout de trois jours, écrit Pierre, il [François-Xavier d'Odet] nous a conduits à cinq lieues loin rejoindre le régiment dans un char à banc qu'il a acheté pour s'en retourner en Valais.»

Le 22 juillet – le 23? <sup>54</sup> –, les mercenaires pénètrent dans Madrid. Le 23, ils défilent devant le roi Charles IV et la reine Marie-Louise; et les officiers, dont Pierre d'Odet, ont l'honneur «de baiser la main au roi, à la reine, au prince [Ferdinand] et à la princesse d'Asturies [Marie Antoinette Thérèse de Naples, épouse du précédent].» <sup>55</sup>

Le régiment est désormais installé à la salle de la Conception, sise près du théâtre de la ville, où il va demeurer jusqu'en 1808 <sup>56</sup>.

## 9. A Madrid

*Eté 1805 - hiver 1805-1806*

Dans la capitale espagnole, les conditions de vie des mercenaires sont loin d'être agréables. Le 24 septembre 1805, Emmanuel de Riedmatten affirme que le service de la garnison y est plus pénible qu'à Barcelone, ville que l'ensemble des hommes du régiment valaisan regrette d'avoir quittée et que, tout y étant onéreux, les mercenaires font mauvaise chère et doivent souvent se contenter d'un seul repas en vingt-quatre heures <sup>57</sup>.

<sup>52</sup> SCHALBETTER, p. 316.

<sup>53</sup> Fonds d'Odet 2, P 368, n° 2.

<sup>54</sup> SCHALBETTER, p. 316.

<sup>55</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 4: Pierre à sa mère. – Cette référence, sauf indications contraires, vaut pour l'ensemble de la subdivision 8, intitulée *De Barcelone à Madrid*.

<sup>56</sup> SCHALBETTER, p. 316.

<sup>57</sup> Fonds Louis de Riedmatten, cart.7, fasc.12, n° 21.

Pierre d'Odet, comme à Barcelone, loge chez ses cousins Joseph Gard et Joseph de Lovina et partage leur table <sup>58</sup> «qui était bien servie. Cependant, témoigne Joseph-Ignace Escher, il ne mangeait que [de] la soupe, du bouilli et des légumes. Il ne touchait jamais aux autres mets quoiqu'il payât sa part de pension comme ses autres camarades, parce qu'il se mortifiait en toute circonstance.» <sup>59</sup>

La rencontre, à Saragosse, de François-Xavier d'Odet, qui se prépare à revenir en Valais et à s'y fixer définitivement, les conditions de vie plus difficiles à Madrid qu'à Barcelone confortent Pierre dans son intention de rentrer au pays. Le 5 août 1805, sourd à la volonté exprimée par les siens, il évoque dans une lettre à sa mère son désir d'obtenir un congé afin de pouvoir voyager en compagnie de son oncle. Et de s'écrier, dans l'espoir de la rallier à sa cause: «Ah! ma chère maman, qu'on est à plaindre quand on ne s'est pas appliqué dans sa jeunesse! On ne sait à quoi s'occuper dans l'âge viril; on n'a pas le choix d'un état; on est obligé d'entreprendre celui pour lequel on est le moins impropre. Ah! si je pouvais encore réparer le temps mal employé! Mais je n'en ai plus les moyens; mon âme est égarée et dans l'inaction. Quoique au milieu des universités et académies, je mène une vie toute bornée et toute oisive, quoique chargé de service. La plainte est inutile, la patience est mon seul remède. Vous me pardonnerez, ma chère maman, cette sortie. C'est une ouverture de mon cœur rempli qui demandait à crever.» <sup>60</sup>

Le 20 septembre 1805, il s'adresse à Charles, se réjouit que Benjamin de Nucé ait obtenu son congé, «car le voyage de Madrid l'aurait bien désespéré», regrette de n'être pas prêtre, souhaite pouvoir le devenir encore et ajoute: «Je suis à Madrid. Je m'y plairais si j'avais la ressource de ton esprit et de ton activité, et si je pouvais parvenir à ma tranquillité d'esprit et au contentement de mon cœur, si je n'avais ce penchant invincible pour la vie privée au milieu de mes parents, car il y a jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque publique, académies, universités. Mais je ne peux en profiter. [...] Comme la cour a accordé des congés, j'espère d'en obtenir un l'année prochaine pour m'en retourner au pays avec l'oncle [François-Xavier d'Odet]. J'attends ce moment avec bien de l'impatience.» <sup>61</sup>

La famille d'Odet finit-elle par céder devant l'obstination de Pierre et devant ses souffrances morales que le temps ne parvient pas à atténuer? Ecrit-elle à François-Xavier d'Odet afin qu'il s'occupe d'obtenir un congé en faveur de Pierre? Ou la complicité entre l'oncle et le neveu est-elle devenue si grande à l'époque que c'est sans avoir pris

<sup>58</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 4. – Pierre y indique qu'il mange chez ses deux cousins «avec les mêmes convives de Barcelone». – Dès le 1<sup>er</sup> février 1808, il semble avoir pris pension chez le colonel Charles de Preux. (*Ibidem*, P 70, n° 15: lettre de François-Xavier d'Odet à son neveu Charles, de Saragosse, le 30 janv. 1808, orig.)

<sup>59</sup> Fonds d'Odet 2, P 368, n° 2.

<sup>60</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 4.

<sup>61</sup> Fonds d'Odet 2, P 364, n° 42.

soin de consulter son frère et sa belle-sœur que François-Xavier d'Odet, en février 1806, écrit au colonel Charles de Preux pour solliciter le congé tant convoité<sup>62</sup>? Nous optons, à la lumière de ce qui va suivre, pour la seconde de ces hypothèses, aussi étonnante puisse-t-elle paraître. Il est possible d'ailleurs que François-Xavier d'Odet ait eu de bonnes raisons de supposer que son initiative serait bien accueillie par les parents du jeune mercenaire valaisan.

Toujours est-il que, le 19 février 1806, Charles de Preux, devenu colonel, écrit à Louis d'Odet afin de l'informer de cette démarche – il ne semble faire aucun doute pour lui que le père de Pierre est au courant de celle-ci – et des raisons qui l'ont amené à refuser la demande qui lui a été faite. Il dit ne pouvoir obtenir de la cour aucun congé «pour un officier qui n'a pas plus d'un an de service [en tant qu'officier]» et être décidé à n'accorder de congé à aucun célibataire, tant qu'il n'a pas «acquis le parfait usage de la langue espagnole et la connaissance complète des devoirs que lui impose son emploi». Et de poursuivre: «J'ai calculé d'ailleurs le préjudice qui résulte pour le service du roi et du régiment par l'absence de la jeunesse dont la présence en Valais n'est nécessitée par aucun motif fondé, et dont le résultat est toujours onéreux à leur famille, vu l'immense éloignement qu'ils ont à franchir pour aller et revenir.

» Je puis appliquer plus particulièrement cette réflexion à M. votre fils [plus] qu'à tout autre dont la vocation est plus déterminée. Il paraît content de son sort actuellement; mais il serait à craindre que, rentrant dans sa famille, le dégoût pour l'état militaire ne se réveillât avec plus de force que jamais. Si votre intention est de ne pas lui laisser suivre la carrière dans laquelle il est entré, il vaut beaucoup mieux que vous demandiez la démission qui ne souffrira aucune difficulté que de réclamer un congé auquel je ne puis contribuer.

» M. votre fils ne parviendra peut-être pas à être un officier brillant, mais il sera toujours exemplaire par ses mœurs, sa bonne conduite, son exactitude à remplir tous ses devoirs, et par son instruction. Tout ce que je puis vous dire, Monsieur, c'est que je n'ai qu'à me louer de lui depuis son existence au corps et que je désirerais que toute notre jeunesse ne me causât pas plus d'inquiétude que lui pour la suite. Je pense que, bien loin de le rappeler dans sa famille, vous devez vous roidir contre cette idée, persuadé que, d'après cette détermination et le temps, il se fera une habitude qui lui tiendra lieu de vocation.»

<sup>62</sup> Nous n'avons pas retenu les hypothèses dépourvues, selon nous, de toute crédibilité: Pierre d'Odet, par exemple, n'a pas trompé son oncle en affirmant – faussement – que ses parents souhaitaient qu'il demandât un congé pour leur fils, car sinon, une fois la vérité connue, François-Xavier aurait pour le moins boudé de nouveau son neveu; or il n'y a aucune trace de refroidissement entre eux, à partir de ce mois de février 1806.

Charles de Preux termine sa missive par quelques formules épistolaires habituelles et la cachette, probablement fort satisfait de lui. Il ne se doute pas que, dans quelques instants, bouleversé, il va changer d'attitude. Laissons-lui encore la parole: «Je rouvre ma lettre, Monsieur, pour vous prévenir que la lettre de l'oncle a renouvelé la maladie du pays du neveu. Il s'est présenté ce matin chez moi vers les onze heures, pleurant et tremblant comme une feuille, dans la crainte de ne pouvoir me séduire pour lui accorder un congé. J'ai été inexorable sur cet objet, malgré le mal que me faisait sa situation, mais je l'ai calmé, au moins en apparence, en lui assurant que j'allais solliciter son oncle de retarder jusqu'en mai [1806] son départ, parce que, jusque-là, je pourrai recevoir votre approbation ou le contraire; que, si vous trouviez bon qu'il allât vous joindre, [...] alors, sur un certificat de médecin, je demanderai son congé que je serai assuré d'obtenir par cette voie sans me compromettre. Le chirurgien n'aura pas à craindre de se parjurer, car il [Pierre] est comme une allumette par l'abstinence rigoureuse qu'il observe, quoiqu'il soit à l'ordinaire du major [Joseph] Gard. Je sais qu'il ne touche jamais que d'un plat, et particulièrement s'il est composé de légumes, et de toute la journée il ne mange que cela. Dès la pointe du jour, le voilà à la messe d'où il ne sort qu'à l'heure [où] son service militaire l'en tire. On peut dire qu'il sert également bien Dieu et le roi. Enfin, j'attends votre ultérieure détermination sur son sort et, finalement, je prévois que vous serez forcé de céder d'une façon ou de l'autre.»<sup>63</sup>

Charles de Preux semble ignorer le caractère obstiné des parents d'Odet qui, aidés de leur fils Charles, vont presser Pierre de rester encore «quelque temps» au régiment<sup>64</sup>. Nous ignorons le pourquoi de leur entêtement. Considèrent-ils la crise de nerfs de Pierre comme un enfantillage? La prennent-ils d'autant moins au sérieux qu'ils l'ont vu naguère, à plusieurs reprises, dans un tel état sans que jamais celui-ci n'ait entraîné de conséquences graves? Vont-ils jusqu'à penser que leur fils, partiellement au moins, joue la comédie? et une telle idée les agace-t-elle au point de les rendre furieux contre lui et de les pousser à être plus intransigeants encore? Peut-être estiment-ils que, si Pierre revenait au pays pour y rester, il sombrerait dans l'oisiveté et compromettrait le renom de leur famille, et qu'ils se retrouveraient immanquablement devant la même situation qu'en 1803-1804? Peut-être sont-ils persuadés que, tôt ou tard, il se fera à l'état militaire et rêvent-ils d'une brillante carrière pour lui? Peut-être le jugent-ils encore immature et pensent-ils toujours que le service mercenaire et les épreuves finiront bien par le rendre adulte? Leur suffit-il d'être rassurés sur la foi et les mœurs de leur

<sup>63</sup> Fonds d'Odet 3, P 70, n° 11: lettre de Charles de Preux à Louis d'Odet, de Madrid, le 19 fév. 1806, orig.

<sup>64</sup> C'est ce qui ressort de la réponse que Pierre fait à la lettre qu'ils lui ont écrite après avoir reçu celle de Charles de Preux. (Voir AV 109, d'Odet, n° 112: lettre de Pierre d'Odet à sa mère Julie, de Madrid, le 11 avril 1806, orig.)

fil? Mettent-ils sa frugalité – qui les inquiète – principalement sur le compte de la mortification, de l'ascétisme, comme le fait Joseph-Ignace Escher<sup>65</sup>, voire sur le compte d'une volonté excessive de thésauriser<sup>66</sup>? et guère sur celui de l'ennui, du chagrin, de ses désirs contrariés? Ont-ils des nouvelles rassurantes sur Pierre par d'autres sources que la lettre de Charles de Preux? Lui reproposent-ils, s'il veut absolument quitter le régiment de Preux, de terminer ses études en Espagne et de s'y faire prêtre? Demandent-ils à certains mercenaires de leur parenté d'entourer plus encore leur fils et de rendre son sort aussi doux que possible? Il est peut-être une autre raison, plus importante que toutes celles indiquées ci-dessus: François d'Odet a terminé ses études en été 1805; il est désormais docteur en médecine, diplômé de la faculté de Montpellier; il exerce en Valais avec succès, mais, bien vite, il a «dans l'idée de chercher fortune ailleurs»<sup>67</sup> et l'on envisage probablement qu'il se rende en Espagne, à Madrid si possible, et que sa présence puisse contribuer à rendre Pierre plus serein et à désamorcer toute crise nouvelle.

Quel que soit le degré d'exactitude de toutes ces hypothèses, une réalité demeure, brutale, presque inhumaine: on ne veut pas du retour de Pierre en Valais!

### *Printemps 1806 - été 1807*

Le jeune Valaisan, une fois de plus, se soumet à la volonté des siens. Le 11 avril 1806, il écrit à sa mère: «J'ai, pour ainsi dire, ma chère maman, travaillé toute ma jeunesse à vous causer des soins, des peines et des chagrins, et à me préparer un sort insupportable pour le reste de mes jours. Mon esprit malade, mon irrésolution, qui rendent ma vie ainsi que la vôtre pénibles, sont des fruits de mon dérèglement passé. Pour réparer tant de maux, il ne me reste qu'une bonne volonté impuissante. Vous désirez que je reste encore quelque temps au régiment. Cette résolution m'a coûté quelques efforts: l'occasion de l'oncle, le plaisir d'aller au pays et de m'y reposer, l'idée que j'ai, que je m'y installerai et me fixerai, m'ont tenu en suspens. Cependant, vos conseils et vos désirs réitérés m'ont déterminé.»<sup>68</sup> Le 19 juillet 1806, il remercie Charles pour les conseils «sages et sincères» qu'il lui a prodigués en mars de la même année et affirme qu'ils ont été pour beaucoup dans sa décision de renoncer à un congé pour 1806<sup>69</sup>.

<sup>65</sup> Voir ci-dessus, p. 22.

<sup>66</sup> Ils iront jusqu'à envisager de lui envoyer de l'argent. Voir ci-dessous, p. 27.

<sup>67</sup> «Il me paraît que, s'il [François] peut vivre honorablement au pays, l'agrément d'être dans sa patrie, au milieu de ses parents, ainsi que le désir d'être utile à ses concitoyens, devraient fixer son esprit», écrit Pierre à l'annonce de cette nouvelle, alors qu'il ignore encore que son frère pourrait venir s'établir en Espagne. (Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 111: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 19 juillet 1806, orig.)

<sup>68</sup> AV 109, d'Odet, n° 112.

<sup>69</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 111.

Il souhaite toutefois en obtenir un pour 1807, d'autant plus que le colonel Charles de Preux se montre favorable à son vœu <sup>70</sup>. Le 19 juillet 1806, dans sa lettre à Charles, Pierre se dit en bonne santé «à l'exception d'une grande mollesse q[ui m'é]prouve dans la partie nerveuse et d'une imbécillité d'esprit» et, en ajoutant: «[Elles] furent aussi une des raisons qui me fit désirer de demander un congé dans l'intention d'aller aux bains de Loèche», il laisse entendre que le voyage prévu, mais remis, ne pourrait que lui être profitable, d'autant plus qu'il affirme: «Tu me conseilles aussi la société. J'en connais bien les avantages, mais le mauvais état de mon esprit, mon peu d'usage du monde et la faute de connaissance de la langue [espagnole] m'en ont privé jusqu'à présent.» <sup>71</sup> Les 28 et 29 janvier 1807, il indique, respectivement à son frère François et à sa mère, qu'il espère revenir en Valais dans le courant de l'automne <sup>72</sup>. Le 28 février, il signale à Charles que, sur l'invitation de leur père, il a parlé de son prochain congé au colonel Charles de Preux qui n'a guère voulu se compromettre. «Il [Charles de Preux] m'a répondu, rapporte Pierre, qu'il s'y prêterait volontiers, mais qu'il désirait pour cela avoir le consentement de papa par écrit. Je te prierai donc de lui dire [...], lorsqu'il jugera à propos de vouloir bien m'accorder cette grâce, d'écrire deux mots à mon colonel.» Et d'ajouter, pour donner plus de poids à sa demande et après avoir constaté que «nous sommes faits dans ce monde pour être contrariés de toute manière»: «Hélas! mon cher ami, tu n'as plus dans ton frère Pierre qu'un imbécile et un jeune homme estropié de corps et d'esprit. Quoique la plainte soit inutile à mon bien, les peines que mon malheur me fait éprouver, [il] me les fait échapper quelquefois, surtout lorsque je parle à un ami. Et j'en sens du soulagement dans ce moment, sachant que tu prends part à ce qui m'intéresse. La patience est mon seul remède. Mon exemple tragique doit t'inviter à te conserver.» <sup>73</sup> Enfin, le 11 juillet 1807, Pierre peut annoncer à son frère Charles que son colonel – qui a probablement reçu de Louis d'Odet le consentement écrit qu'il avait appelé de ses vœux – l'autorise à présenter un mémoire, vers la mi-août, afin d'obtenir un congé; il espère que sa demande sera agréée par la cour et qu'il pourra faire le voyage en compagnie d'un de ses camarades, Louis Robatel, sous-lieutenant au régiment de Preux, qui souhaite lui aussi qu'un congé lui soit accordé <sup>74</sup>. Et Pierre d'affirmer: «Ma raison commence à prendre un tour plus solide, mais, quant à mes autres facultés, elles restent encore bien maltraitées.» <sup>75</sup>

<sup>70</sup> AV 109, d'Odet, n° 112.

<sup>71</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 111.

<sup>72</sup> *Ibidem*, n° 117: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 28 fév. 1807, orig., où le Valaisan rappelle ses deux envois précédents; *ibidem*, liasse 4, n° 11: lettre de Pierre d'Odet à sa mère Julie, de Madrid, le 29 janv. 1807, orig.

<sup>73</sup> *Ibidem*, liasse 16, n° 117.

<sup>74</sup> Nous ignorons si Louis Robatel a obtenu ce congé; il n'en parle pas dans ses mémoires.

<sup>75</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 5: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 11 juillet 1807, orig.



On le constate, l'obtention d'un congé demeure une véritable obsession pour le jeune Valaisan et, pourtant, depuis sa crise de nerfs du 19 février 1806, il bénéficie de beaucoup de sollicitude:

- de la part du colonel Charles de Preux d'abord, qui lui laisse espérer un congé pour 1807; qui le charge «de la dépense d'une infirmerie», laquelle est établie au régiment dès mars ou avril 1806 <sup>76</sup> – «Quant à mon nouvel emploi, écrit Pierre, il ne vaut pas la peine d'en parler. Ce sont mes chefs [Charles de Preux et Joseph Gard] qui, par bonté, ont bien voulu m'en charger pour me rendre le service plus supportable en me donnant une commission plus conforme à mon caractère.» <sup>77</sup> –; et qui lui confie au début de 1807 le magasin des vieux habillements <sup>78</sup>;
- de la part de certains de ses camarades ensuite, tel Joseph Gard; tel Henri de Preux, «à qui j'ai recours, dit Pierre, dans tous mes besoins et qui veut bien s'intéresser à moi»; tel Simon Venetz qui lui donne des leçons de mathématiques <sup>79</sup>;
- de la part de sa famille enfin. Son père et sa mère lui offrent à deux reprises de l'argent qu'il refuse, tout en les remerciant de leur geste <sup>80</sup>, et l'exhortent à se mieux nourrir et à ne pas «mourir de faim» <sup>81</sup>; à la fin de l'été 1806, François d'Odet envisage de devenir chirurgien dans le régiment de Preux, et sa présence serait, à n'en pas douter, un immense réconfort pour son frère qui est averti de ses intentions, mais, malheureusement, son souhait ne pourra se réaliser, le docteur Eugène-Arnold Gard ayant déjà été pressenti pour remplacer le chirurgien-major Jacques Robatel – père de Louis – démissionnaire <sup>82</sup>.

Et François-Xavier d'Odet ainsi que sa femme sont partis pour le Valais au cours de l'année 1806...

<sup>76</sup> AV 109, d'Odet, n° 112.

<sup>77</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 114: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 27 sept. 1806, orig.

<sup>78</sup> *Ibidem*, n° 117, où Pierre parle «du magasin des habillements des morts»; fonds d'Odet 3, P 69, n° 6.

<sup>79</sup> AV 109, d'Odet, n° 112.

<sup>80</sup> Le 11 avril 1806, il écrit: «Je ne suis pas dans l'indigence d'argent, le roi nous accordant nonante réaux de franchise et de logement par mois. Je suis toujours en avance de quelques piastres. Ainsi je vous remercie de votre offre.» (*Ibidem*.) Et le 29 janvier 1807, il leur précise qu'il lui est dû, «de la trésorerie de Madrid, une cinquantaine de piastres» sur l'année précédente et il les prie de bien vouloir garder ce qu'ils lui offrent pour leurs «besoins». (Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 4, n° 11.) – Et, en novembre 1807, c'est lui qui enverra de l'argent qu'il met «à la disposition de papa!» (*Ibidem*, liasse 16, n° 127: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 17 nov. 1807, orig.)

<sup>81</sup> *Ibidem*, n° 111; AV 109, d'Odet, n° 112, où Pierre écrit: «Quant à ce que je me laisse mourir de faim, ces MM. [de Lavallaz et de Preux] qui vous remettront ma lettre vous assureront que mon physique se porte bien.»

<sup>82</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 114. – Le docteur Eugène-Arnold Gard entrera au régiment comme chirurgien-major au début de l'année 1807.

*Été 1807 - printemps 1808*

Le 1<sup>er</sup> septembre 1807, Pierre d'Odet présente un mémoire à la cour, dans lequel il sollicite un congé afin de terminer ses études; et sa demande est bientôt rejetée, le motif invoqué ayant été jugé insuffisant. Cependant, le colonel de Preux, véritable mentor du jeune Valaisan, va se montrer fort compréhensif à son égard et atténuer quelque peu sa déception. «Pour remédier à ce contretemps, je me suis déterminé, écrit Pierre à sa mère le 8 octobre 1807, à faire ma philosophie à Madrid. M. le colonel [de Preux] fut bien disposé à favoriser mon intention. Il m'a exempté des exercices, des théories et [des] visites de cour. Et comme je suis chargé du magasin des vieux habillements, je suis dans le cas de ne faire que deux gardes par mois. Avec ce soulagement, je peux m'appliquer à mes études. Mais comme on ne peut, selon des décrets supérieurs, être immatriculé dans un cours de philosophie sans avoir fait préalablement un cours public de mathématiques, je me suis décidé de l'entreprendre et je fréquente depuis deux jours l'Académie de San Fernando.»<sup>83</sup>

Pierre d'Odet ne se cache pas que désormais il aura de la peine à obtenir un congé<sup>84</sup>, mais il ne semble pas encore mesurer toute la portée d'une nouvelle qu'il communique à sa mère d'un ton neutre et sans s'y arrêter: «[...] Le régiment a reçu des avis du Prince de la Paix [Manuel Godoy] de [se] tenir prêt à partir».<sup>85</sup>

L'attaque du Portugal par la France et par l'Espagne se prépare en effet, vu que ce pays continue à commercer avec l'Angleterre, malgré les injonctions de Napoléon désireux de rendre pleinement efficace le Blocus continental qu'il a décrété afin d'affaiblir son plus grand ennemi.

Charles IV ordonne l'envoi d'un corps d'observation espagnol en Estrémadure auquel est joint un détachement du régiment de Preux. Le 12 octobre 1807, les deux compagnies de grenadiers et la musique militaire du régiment quittent Madrid afin de gagner la même région. Le 17 octobre, ordre est communiqué au colonel de Preux d'y conduire tout un bataillon et, le 27 octobre, la France et l'Espagne signent le traité de Fontainebleau par lequel elles projettent de se partager le Portugal<sup>86</sup>.

<sup>83</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 6. – On comprend pourquoi Pierre, qui semble avoir maintenant des connaissances satisfaisantes de la langue espagnole, s'est remis à l'étude des mathématiques dès les premiers mois de 1806 et on sait quel espoir, alors, l'animait déjà. (Voir ci-dessus, p. 27.)

<sup>84</sup> «[...] Comme on m'a refusé mon congé parce que ma raison [= le motif invoqué] n'était pas suffisante, je peux rester longtemps sans en avoir une plus essentielle», constate-t-il.

<sup>85</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 6.

<sup>86</sup> SCHALBETTER, pp. 340 et 341.

Le 17 novembre 1807, Pierre signale à son frère Charles que le bataillon du régiment valaisan, parti le 23 octobre vers Badajoz, capitale de l'Estrémadure, a reçu l'ordre de rebrousser chemin après avoir marché durant neuf jours, et que tous les mercenaires de ce régiment sont désormais à Madrid où l'on pense qu'ils demeureront<sup>87</sup>.

Ce ne sera malheureusement pas le cas. Pierre d'Odet devra interrompre ses études, abandonner tout espoir de congé pour un temps indéterminé et il se trouvera pris dans les tourbillons de la guerre, alors qu'à notre sens il a toujours été persuadé jusque-là qu'il en serait préservé.

### 10. Une fin tragique

L'invasion du Portugal est en effet le prélude à un coup de force de Napoléon qui contraint Charles IV et son fils Ferdinand à abdiquer en sa faveur, respectivement les 5 et 10 mai 1808. Joseph, frère de l'Empereur, va devenir roi d'Espagne, tandis qu'un soulèvement quasi général contre les Français secoue tout le pays.

«Encerclés par l'armée française, les régiments [Charles] Reding et de Preux ne surent bientôt plus quelle attitude adopter, écrit Jacques Schalbetter: les chefs de ces deux régiments craignaient autant de faire trop que de ne pas faire assez. Le peuple espagnol voyait en eux les soutiens du Prince de la Paix [Manuel Godoy] qu'il haïssait; de jour en jour la populace se fit plus menaçante, allant même jusqu'à lacérer les drapeaux du régiment de Preux. Par un artifice diabolique, les Français rendaient encore plus suspect le régiment en lui témoignant ostensiblement une confiance qui semblait le rendre complice de leurs menées, mais qu'ils étaient loin d'éprouver en réalité. La France regardait avec défiance ce régiment espagnol, autrefois au service de la France monarchique, lié maintenant par une capitulation avec les Bourbons d'Espagne et cherchant désespérément à ne pas compromettre son gouvernement [celui du Valais].»<sup>88</sup>

Pendant la célèbre entrevue de Bayonne entre Napoléon, Charles IV et son fils Ferdinand, le régiment de Preux reçoit l'ordre, le 1<sup>er</sup> mai 1808, de se rendre à Cuenca, à l'est de Madrid, où il doit tenir garnison. Le 4 mai, l'Empereur ordonne que les six régiments suisses au service d'Espagne soient confiés au général Jean-Victor Rouyer et soient réunis aux troupes du général Pierre Dupont de l'Etang. Le 9 mai, alors en marche vers Cuenca, le régiment valaisan est informé par le général et ministre de la Guerre Gonzalo O' Farrill y Herrera que le maréchal Joachim Murat, beau-frère de Napoléon, a été nommé lieutenant-général du royaume et, le 13 mai, ce même ministre exige que les régiments de Preux et Charles Reding se mettent sous les ordres du

<sup>87</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 127.

<sup>88</sup> SCHALBETTER, p. 342.

général Rouyer et rejoignent l'armée de Dupont à Talavera de la Reina, au sud-ouest de Madrid. Ainsi le régiment de Preux passe au service de l'Empereur sur ordre d'un Espagnol, ordre confirmé le 17 par Murat.

Tandis que les quatre autres régiments suisses choisissent de combattre aux côtés des Espagnols, les mercenaires des régiments de Preux et Charles Reding sont donc incorporés, bien malgré eux, dans l'armée du général Dupont: celle-ci, au départ de Bayonne, comprenait quelque 25 000 hommes, des jeunes conscrits de 19 ans pour beaucoup, mal instruits et peu résistants<sup>89</sup>. Les régiments de Preux et Charles Reding vont former, dans cette troupe médiocre et décimée par les marches forcées qui furent son lot des Pyrénées à Tolède et par l'hiver castillan<sup>90</sup>, une brigade dirigée par le général Jean-Adam Schramm et incorporée dans la division Gabriel Barbou d'Escourières.

Le moral de ces mercenaires est alors bien bas: ils sont incertains quant à leur avenir; ils redoutent qu'on leur reproche d'avoir trahi leur serment de fidélité au roi d'Espagne Charles IV, puisque l'abdication de celui-ci au profit de Napoléon s'est faite dans des circonstances qu'ils devinent suspectes, et ils éprouvent de graves problèmes de conscience à devoir lutter contre les Espagnols qui se battent pour défendre leur indépendance au nom de Ferdinand VII qu'ils considèrent désormais comme le souverain légitime de leur pays. Des dizaines d'entre eux vont d'ailleurs désertir, le plus souvent pour rejoindre les indigènes insurgés et les mercenaires qui se battent à leurs côtés.

A la fin du mois de mai, le général Dupont et les quelque 10 000 hommes de la division Barbou, rassemblés à Aranjuez, quittent cette ville en direction de Séville et de Cadix, afin d'«observer Gibraltar et [de] soutenir l'amiral Rosily»<sup>91</sup>. «La tâche imposée à Dupont est lourde, car c'est une opération imprudente de lancer une division isolée si loin de sa base dans une province en pleine effervescence.»<sup>92</sup> Les troupes traversent la sierra Morena, harcelées par des bandes de paysans armés. Le 3 juin, elles atteignent la plaine du Guadalquivir; le 7 juin, elles prennent le pont de l'Alcoela, âprement défendu, et s'emparent de Cordoue après de violents combats de rue. «Les Français, écrit Joseph-Ignace Escher, se prévalurent de la résistance qu'on leur avait faite pour livrer cette ville au pillage»<sup>93</sup>. Pendant les dix jours que l'armée victorieuse passa à Cordoue, le général Rouyer, commandant la brigade

<sup>89</sup> Cette armée comprend aussi trois bataillons suisses au service de l'empereur Napoléon. (VALLIÈRE, p. 672.)

<sup>90</sup> SCHALBETTER, p. 344.

<sup>91</sup> A la suite de la défaite de Trafalgar, François-Etienne Rosily-Mesros réunit les débris de la flotte franco-espagnole à Cadix. Le 21 mai 1808, il est abandonné par les bateaux espagnols et, attaqué par les indigènes insurgés et par une flotte anglaise, il se rend le 14 juin 1808. (SIX, t. II, pp. 390 et 391.)

<sup>92</sup> VALLIÈRE, p. 673.

<sup>93</sup> Louis ROBATEL prend bien soin de préciser qu'aucun mercenaire des régiments de Preux et Charles Reding ne participa à ce pillage. (ROBATEL, p. 64.) Ce ne fut pas le cas de certains Suisses appartenant aux trois bataillons auxquels il est fait allusion à la note 89.

suisse, fit venir chez lui les officiers du régiment de Preux et leur dit: «Messieurs, je suis chargé de la part du général en chef [Dupont] de » m'informer s'il y a parmi vous quelqu'un qui ne veuille pas servir » sous les aigles de Napoléon. Qu'il se déclare!» Plusieurs exprimèrent le désir de se retirer parce que leurs principes s'opposaient à faire la guerre à une nation à laquelle ils avaient juré fidélité. Le général leur répondit que la dynastie était changée en Espagne, que Ferdinand VII venait d'abdiquer en faveur de l'empereur des Français; [que], conséquemment, leur scrupule devait cesser, que ce serait une tache pour ceux qui quitteraient au moment d'entrer en campagne, que la honte les poursuivrait jusqu'en Valais où le chargé d'affaires de France [Claude Joseph Parfait Derville-Maléchar] ne manquerait pas de leur causer des désagréments, etc.

» Ces menaces n'intimidèrent point Monsieur [Pierre d']Odet qui persista à demander sa démission. Le général, surpris de trouver autant de fermeté dans un jeune officier, lui dit les choses les plus dures, entre autres qu'il lui ferait donner une voiture dans laquelle il serait bien cahoté. Un capitaine de grenadiers nommé Henri de Preux eut la générosité de prendre la parole en faveur de Monsieur Odet: il exposa au général que ce n'était point par défaut de courage qu'il sollicitait son congé, mais parce qu'il avait naturellement peu de goût pour l'état militaire; [que], cependant, [...] il faisait toujours son service avec beaucoup de zèle.

» Le général ne voulant pas consentir à son départ, cet officier, qui avait témoigné le plus d'empressement de retourner dans sa patrie, fut obligé de rester comme les autres.

» Après cette scène, l'armée quitta Cordoue [le 17 juin]<sup>94</sup>, où elle avait vécu dans l'abondance, pour se retirer sur Andujar où les privations de toutes espèces furent le partage des officiers et [des] soldats<sup>95</sup>: pendant un mois, ils campèrent dans ces plaines de l'Andalousie par les chaleurs excessives sous un ciel brûlant; le jour, on était accablé de soleil et, la nuit, on éprouvait un froid tel qu'il fallait brûler de la paille pour se chauffer. Cette alternative dans la température causa de grandes maladies; un tiers de l'armée était hors d'état de faire le service<sup>96</sup>.

<sup>94</sup> «Cette retraite, sous un ciel de feu, alourdie par 1200 voitures pleines de blessés, de malades et d'éclopés, suivie pas à pas par le général Castaños et 20 000 Espagnols donne aux Français un avant-goût des souffrances qui les attendent. Tout homme qui reste en arrière est perdu. La vue des corps atrocement mutilés de leurs camarades, accrochés aux arbres, déprime les soldats. Les officiers restent muets d'horreur et d'accablement.» (VALLIÈRE, p. 674.)

<sup>95</sup> «Utrera n'était pas fortifié; ses habitants avaient fui. Sachant que Dupont revenait prendre possession de leur ville, ils avaient abandonné leurs récoltes de blé; ce furent les soldats qui en firent la moisson avec leurs sabres à défaut de faucilles, et l'on comprend quelle quantité de blé fut perdue par ce moyen de le couper. On était dans la seconde quinzaine de juin 1808. La quantité obtenue ne fut qu'une bien petite ressource pour la division Dupont dont les fournisseurs étaient dans l'impossibilité de fournir les vivres de campagne dus à la troupe; le pain de munition dans cette pénurie était la ration de douze hommes au lieu de ne l'être que de deux.» (ROBATEL, p. 57.)

<sup>96</sup> VALLIÈRE, p. 674, indique que la dysenterie sévissait dans les troupes de la division Barbou. – Dupont s'est retiré sur Andujar dans l'attente de renforts.

» Enfin, le 18 juillet, à l'entrée de la nuit, le général en chef donna l'ordre de se replier sur Madrid. Après une marche pénible, à la pointe du jour, le 19, arrivant devant Bailén, l'armée française fut arrêtée par un corps de troupes espagnoles de 17 000 hommes [en fait 20 000, commandés par le général Francisco-Xavier de Castaños, secondé par le Suisse Théodore Reding]. On commença une bataille qui dura toute la journée <sup>97</sup>. Les Français, inférieurs en nombre, exténués de forces par le manque des vivres et la fatigue du voyage depuis Andujar à Bailén (six lieues), mourant de soif, ne trouvant point d'eau sur la route, furent, après avoir perdu beaucoup de monde sur le champ de bataille, obligés d'accepter une capitulation qui semblait être très avantageuse à l'armée française.» <sup>98</sup>

Au cours de la bataille, 1800 hommes de la division Barbou ont été tués; 2000 à 3000 blessés; et ce sont les deux régiments suisses qui ont eu le plus de pertes. Le régiment de Preux compte plusieurs centaines de morts et de blessés; de plus, vers la fin de la bataille, nombre de ses hommes ont déserté, passant du côté espagnol, au point qu'il ne reste que quelques dizaines de leurs camarades valides du côté français.

La bataille de Bailén marque la fin du régiment de Preux: il ne sera en effet jamais réorganisé, et il est à signaler qu'il a perdu presque toutes ses archives durant le combat.

Louis Robatel rapporte qu'à l'aube du 20 juillet 1808, Maurice Gard, Nicolas Riche, Pierre d'Odet et lui-même, après avoir trouvé le corps mutilé de leur camarade Frédéric Guerraty, qu'ils avaient vainement cherché la veille dans l'obscurité de la nuit, lui ont donné une sépulture «aussi convenable que possible»; et que, l'aumônier du régiment n'étant pas avec eux, c'est Pierre d'Odet qui a récité les prières funèbres pendant que l'on s'apprêtait à inhumer le corps du Valaisan <sup>99</sup>.

Quant à la capitulation de Bailén signée le 22 juillet, «elle portait, écrit Joseph-Ignace Escher, que les officiers conserveraient leurs épées et leurs effets (sous la dénomination d'effets étaient compris les fourgons des généraux richement chargés à Cordoue); [que] les soldats devaient déposer leurs armes, les uns et les autres [devant être] conduits comme prisonniers de guerre à Cadix <sup>100</sup> pour y être embarqués et ramenés en France, sous parole d'honneur de ne plus servir contre l'Espagne pendant la présente guerre. Il semblait qu'on avait fait un pont d'or à

<sup>97</sup> Des Suisses se trouvaient dans les deux armées, ce qui inspire cette réflexion à Gaspard SCHUMACHER: «Et, vraiment, dans ce moment, la pensée nous vint qu'il était indigne de notre patrie que, pour l'avantage de quelques bonnes places d'officiers, les enfants d'un même pays servissent des nations différentes, fussent exposés à se combattre et se fissent tuer pour de l'argent.» (SCHUMACHER, p. 41.)

<sup>98</sup> Fonds d'Odet 2, P 368, n° 2. – Dupont a ordonné que les renforts français, arrivés tardivement à son secours, au soir de la bataille et encore intacts, déposassent les armes. Ce qu'ils se sont empressés de faire!

<sup>99</sup> ROBATEL, pp. 60 et 61.

<sup>100</sup> Et à Sanlúcar de Barrameda. (SCHUMACHER, p. 41.)

l'armée française pour se retirer. Tous étaient contents de retourner dans leur patrie. Personne n'avait témoigné un plus grand désir de réaliser ce projet que M. Odet. L'occasion s'en présentait au moment qu'on s'y attendait le moins. Cependant, Monsieur Odet ne demande pas d'en profiter; au contraire, il sollicite comme une grâce de rester à Bailén. Pourquoi? Ah! dévouement sublime! Pour soigner ses camarades blessés et les malades; de ce nombre était aussi Monsieur Henri de Preux qui mourut peu de jours après. Personne que Monsieur Odet n'aurait pensé à faire un si grand sacrifice, car il semblait que, ne profitant pas de ce moment, il ne pourrait plus franchir les Pyrénées pour revenir dans sa patrie.

» Après un bivouac de quatre jours au milieu des morts, [le 23 juillet] les Français quittèrent le champ de bataille pour se rendre à Cadix où, cependant, ils n'arrivèrent point, car le cabinet anglais ne voulut pas consentir à leur embarquement <sup>101</sup>. Ils furent répartis dans plusieurs villes où on les enferma. Presque tous périrent de misère ou victimes de la fureur du peuple qui les massacrait impitoyablement <sup>102</sup>.

» Monsieur Odet commençait ses fonctions de garde-malade dans un des hôpitaux qu'on avait créés à la hâte. On peut croire qu'il prodiguait les soins les plus affectueux à ses amis souffrants. Il allait tous les jours visiter une chapelle à quelque distance de sa demeure, où il adressait à Dieu des prières ardentes pour le rétablissement de ses camarades. Un jour, des infirmiers attachés à cet hôpital, s'étant aperçu qu'il portait de l'argent sur lui, s'apostèrent à son passage, lorsqu'il se rendait à ladite chapelle, le tuèrent à coups de couteau et le volèrent.» <sup>103</sup>

Nous avons connaissance de plusieurs textes qui évoquent la mort de Pierre d'Odét. De ceux-ci il ressort que le Valaisan est demeuré à Bailén pour soigner et soutenir ses camarades blessés ou malades, dont Henri de Preux qui est décédé le jour même de son admission à l'hôpital de Bailén; qu'il a recueilli tout l'argent que celui-ci possédait dans l'intention de le restituer à sa famille et qu'il le «portait toujours sur lui pour plus grande sûreté» <sup>104</sup>; que Pierre était très pieux, qu'il fréquentait avec assiduité un ancien jésuite, curé du lieu, et la chapelle à laquelle Joseph-Ignace Escher fait allusion; que, le 17 août 1808, des infirmiers

<sup>101</sup> SCHUMACHER rend responsable de ce fait la junte espagnole qui avait son siège à Séville. (*Ibidem.*)

<sup>102</sup> Après quelques jours de captivité, la plupart des mercenaires du régiment valaisan vinrent rejoindre les troupes espagnoles. Le colonel Charles de Preux et le major Joseph Gard furent jugés, condamnés à la prison et incarcérés dans la forteresse de Séville, où ils furent délivrés par les Français le 1<sup>er</sup> février 1810. SCHALBETTER, p. 349, s'intéresse à leur sort futur et, pp. 352-368, a établi un *index des noms de personnes et des officiers du régiment* qui donne d'utiles précisions, notamment sur le sort des mercenaires valaisans du régiment de Preux ayant survécu à la bataille de Bailén. – Quant au sort des Français, voir SCHUMACHER, pp. 41-73.

<sup>103</sup> Fonds d'Odét 2, P 368, n° 2.

<sup>104</sup> Fonds d'Odét 1, cart. 8, fasc. 47, n° 8: lettre du colonel Charles de Preux à son fils, le capitaine Charles, de Séville, le 8 fév. 1810, copie d'extraits de la lettre originale.

l'ont attaqué, l'ont assassiné de 32 coups de couteau et l'ont dépouillé de l'argent qu'il avait sur lui; qu'il a été tué sur le chemin menant à la chapelle, et non à l'intérieur de celle-ci comme il sera de tradition de l'affirmer, probablement dès 1809-1810, dans la famille d'Odet <sup>105</sup>.

Il est à noter que nous n'avons pas trouvé confirmation de deux nouvelles communiquées sous réserve par Charles d'Odet à son oncle, le 10 avril 1809, à savoir, d'une part, que les Espagnols «ont témoigné beaucoup de regrets» d'avoir assassiné Pierre d'Odet quand ils s'aperçurent qu'il était Suisse et non Français et, d'autre part, qu'ils «lui ont fait de superbes obsèques» <sup>106</sup>. Si l'on tient compte du fanatisme dont les indigènes firent preuve dans leur lutte contre l'envahisseur étranger, si l'on tient compte du fait que Pierre d'Odet, à Bailén, a combattu du côté français, même si ce fut contre son gré, il n'est pas téméraire d'affirmer qu'on l'a peut-être assassiné avec d'autant moins de scrupules qu'il paraissait avoir trahi la cause espagnole et que le curé du lieu, devenu son confident et ami, n'a pu lui assurer que des funérailles modestes, mais dignes.

\* \* \*

Le sort, en cette fin de la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, est bien douloureux pour la famille d'Odet: le 2 avril 1806, Jacques-François (\*1746), chanoine du Grand Saint-Bernard, frère de Louis, meurt des suites d'une apoplexie <sup>107</sup>; le 17 juin 1807, Luis, né en décembre 1788 en Espagne, venu avec ses parents François-Xavier et Ana Maria à Saint-Maurice, se noie en se baignant dans un bras du Rhône près de Sous-Vent <sup>108</sup>; le 17 août 1808, Pierre est assassiné en Espagne <sup>109</sup>; le 2 février

<sup>105</sup> Rz, cart. 50, liasse 6, n° 97: Charles d'Odet à Charles-Emmanuel de Rivaz; fonds d'Odet 1, cart. 8, fasc. 47, n° 8; fonds d'Odet 3, P 272, p. 8: attestation du commandant Joseph Jost, de Saint-Maurice, le 19 fév. 1823, copie; *ibidem*, p. 6: extrait du registre des baptêmes de la paroisse de Saint-Maurice avec quelques maigres indications sur la mort de Pierre d'Odet, copie; *ibidem*, p. 109: généalogie partielle de la famille d'Odet; fonds d'Odet 2, P 368, n° 2.

<sup>106</sup> Rz, cart. 50, liasse 6, n° 97.

<sup>107</sup> Obligeante communication de Mgr Angelin Lovey, prévôt du Grand Saint-Bernard. Voir aussi le registre des décès de la paroisse de Martigny. – La date de 1808, à laquelle divers ouvrages situent la mort de Jacques-François d'Odet, est donc erronée.

<sup>108</sup> Fonds d'Odet 3, P 272, pp. 2 et 107.

<sup>109</sup> Trois des enfants de Louis d'Odet sont décédés dans des situations dramatiques: Maurice tout d'abord, en 1799, mort à l'âge de 26 ans, qui fut victime «de son zèle à soigner les malades [militaires] à l'hôpital de Sion» et qui y contracta la maladie qui lui fut fatale (fonds d'Odet 4, P 287: généalogie de la famille d'Odet; fonds d'Odet 3, P 272, p. 108); Pierre ensuite, assassiné le 17 août 1808; Hippolyte enfin, né débile, qui disparaît le 14 octobre 1857, qui, probablement, meurt ce jour-là ou le lendemain et dont le corps n'est retrouvé que le 1<sup>er</sup> novembre, dans un canal près d'Aigle, après de nombreuses et vaines recherches. (PUTALLAZ, t. I, p. 38; fonds d'Odet 3, P 272, p. 109.)



1809, François-Xavier (\*1744), revenu à Saragosse le 28 septembre 1807<sup>110</sup>, meurt lors du second siège de cette ville par les Français, siège qui a duré du 20 décembre 1808 au 21 février 1809, et son épouse décède également vers la même époque<sup>111</sup>...

<sup>110</sup> *Ibidem*, P 70, n° 13: lettre de François-Xavier d'Odet à son neveu Charles, de Saragosse, le 3 oct. 1807, orig. – Les raisons de ce retour en Espagne nous sont inconnues; mais nous pouvons supposer que la mort de Luis et le fait qu'Ana Maria a quitté à contrecoeur son pays natal (AV 109, d'Odet, n° 112) y sont pour beaucoup.

<sup>111</sup> Fonds d'Odet 2, P 362, n° 10: lettre de Charles d'Odet à un destinataire non identifié, de Sion, le 23 août 1810, minute. Voir aussi fonds d'Odet 2, P 364, n° 51: lettre de Veigneur, Ceret et de Choudens à Charles d'Odet, de Genève, le 9 sept. 1809, orig. – A la suite du double siège de leur ville par les Français, 60 000 habitants de Saragosse ont perdu la vie, victimes des combats, de la faim et de maladies.

## Conclusion

Un homme meurt et déjà, dans la mémoire de ceux qui l'ont connu, les zones d'ombre de sa personnalité ainsi que de sa conduite s'effacent plus ou moins. Les témoignages qui sont postérieurs au décès de Pierre d'Odet et qui concernent le jeune Valaisan n'échappent pas à cette règle quasi générale: ils sont même dithyrambiques. Charles d'Odet, le 10 avril 1809, peut écrire que «tous les officiers s'accordent de dire qu'il [Pierre] menait une vie très régulière»<sup>112</sup>. Un prêtre de la paroisse de Saint-Maurice précise sur un registre que Pierre fut «un modèle de vertu»<sup>113</sup>. Charles de Preux, le 8 février 1810, affirme à son fils Charles que «le jeune Odet [...] était l'assemblage de toutes les vertus civiles et militaires»; il loue son dévouement envers Henri de Preux et constate: «C'est un sujet dont la perte m'a été des plus sensibles et que je regretterai toute ma vie.»<sup>114</sup> Joseph Jost, le 19 février 1823, écrit que Pierre d'Odet a été «victime de son zèle religieux pour ses camarades d'armes blessés à la bataille du 19 juillet, qu'il n'a pas voulu abandonner», et il ajoute: «Un ancien jésuite, curé dudit lieu, que ledit M. d'Odet fréquentait assidûment, a témoigné ses regrets sur ce jeune homme en disant: En vérité, c'est une grande fatalité qu'un homme aussi » vertueux et menant une vie toute sainte ait été la victime d'une mort » aussi atroce.»<sup>115</sup> Joseph-Ignace Escher, le 12 avril 1837, écrit une notice fort élogieuse sur Pierre d'Odet; il met en évidence sa «conduite édifiante», son amour de la justice, son humanité, son sens du dévouement et du sacrifice, sa frugalité, son humilité, le zèle avec lequel il accomplit son service alors même «qu'il avait naturellement peu de goût pour l'état militaire», son souhait de respecter le serment prêté au roi d'Espagne et le courage dont il fit preuve en refusant – vainement – de combattre aux côtés des Français, et il termine son texte par ces mots: «Monsieur Odet ayant toujours mené une vie très édifiante, il est permis de croire qu'après avoir rendu le dernier soupir, son âme aura été au ciel pour y recevoir la couronne de l'immortalité due à ses vertus, dont le plus grand nombre ne furent pas connues de l'auteur de cette notice, parce que son humilité ne permettait pas qu'elles fussent mises à jour.»<sup>116</sup> Et que dire de la lettre que l'officier haut-valaisan écrit à Charles d'Odet et qu'il joint à la notice qu'il lui envoie?

*«Monsieur le colonel»<sup>117</sup>,*

*J'ai l'honneur de vous adresser, comme vous m'en avez témoigné le désir, une notice des principales actions de feu Monsieur votre frère. J'ai tardé longtemps à la faire parce que je prévoyais que la faiblesse de mon*

<sup>112</sup> Rz, cart. 50, liasse 6, n° 97. Voir ci-dessus, p. 8.

<sup>113</sup> Fonds d'Odet 3, P 272, p. 6.

<sup>114</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 8, fasc. 47, n° 8.

<sup>115</sup> Fonds d'Odet 3, P 272, p. 8.

<sup>116</sup> Fonds d'Odet 2, P 368, n° 2.

<sup>117</sup> Charles d'Odet a été promu au grade de lieutenant-colonel le 29 novembre 1825. (PUTALLAZ, t. II, p. 288.)

*style ne répondrait pas à la gravité du sujet et parce que beaucoup de faits dignes d'être rapportés m'étaient inconnus, car, la vertu principale de Monsieur Odet étant l'humilité, il cherchait à faire en secret le plus de bonnes œuvres possible. En conséquence, je me suis borné à rapporter de la vie de notre cher ami que les circonstances qui se sont passées sous mes yeux et que je puis certifier véritables.*

*» Je me fais un vrai plaisir, Monsieur le colonel, de rendre ce témoignage à la mémoire d'un camarade, duquel j'ai la conviction qu'il est avec les bienheureux dans la patrie céleste. Chaque fois que je récite la litanie de tous les saints, je joins ces mots: saint Pierre Odet, priez pour moi»*<sup>118</sup>.

Il semble bien que ces témoignages, dont certains ont pour but de flatter la famille d'Odet, sont néanmoins tout à fait crédibles et que leurs auteurs ont éprouvé véritablement une grande admiration pour Pierre. Rappelons que, le 19 février 1806, s'adressant à Louis d'Odet, le colonel Charles de Preux, tout en faisant allusion au «dégout» que Pierre d'Odet a manifesté pour l'état militaire à son arrivée en Espagne, le dépeint comme un jeune très vertueux, fort consciencieux, instruit, et le cite en exemple<sup>119</sup>. Or nous savons que Charles de Preux ne se gênait pas de critiquer, auprès de ses parents, un mercenaire dont l'état d'esprit et la conduite lui déplaisaient<sup>120</sup> et que, en 1803, il n'a pas hésité à chasser du régiment de Courten son fils Augustin, alors capitaine en second, et à l'envoyer «servir comme simple soldat dans les colonies espagnoles [aux Philippines] pour le punir de sa mauvaise conduite et de ses dettes»<sup>121</sup>. Signalons que Louis Robatel – il écrit l'essentiel de ses mémoires en 1870, il est alors âgé de 82 ans, veut que ses fils aient «un souvenir des vicissitudes de la vie humaine, quelle que soit la carrière que l'on embrasse»<sup>122</sup> et n'a nullement l'intention de publier son manuscrit – évoque à deux reprises le souvenir de Pierre d'Odet et son altruisme: d'une part, il écrit: «M. Pierre Odet, l'un de mes dévoués frères d'armes, me voyant fatigué de mes longues veilles près de mon père, eut la bonté de vouloir m'y remplacer, et je lui indiquai les différents flacons contenant ce que le malade avait à prendre d'après la

<sup>118</sup> Fonds d'Odet 2, P 368, n° 1: lettre de Joseph-Ignace Escher à Charles d'Odet, de la barrière du Simplon, le 12 avril 1837, orig. – Souligné par Escher.

<sup>119</sup> Fonds d'Odet 3, P 70, n° 11. Voir ci-dessus, p. 23.

<sup>120</sup> Fonds Louis de Riedmatten, cart. 7, fasc. 12, n° 18: le colonel Charles de Preux à Pierre-Louis de Riedmatten, de Madrid, le 1<sup>er</sup> fév. 1805, orig. Les critiques concernent Emmanuel, fils de Pierre-Louis.

<sup>121</sup> SCHALBETTER, pp. 314 et 363.

<sup>122</sup> ROBATEL, p. 14.

prescription du médecin et que M. Odet espérait mieux réussir à faire accepter que moi»<sup>123</sup>; d'autre part, il rappelle les circonstances dans lesquelles Frédéric Guerraty fut inhumé, le pieux et serviable Pierre Odet faisant office d'aumônier<sup>124</sup>.

A l'évidence, le jeune Valaisan n'a laissé percevoir ses tourments intérieurs qu'à quelques parents, qu'à quelques intimes, notamment à Julie, Louis, Charles, François d'Odet et à Charles et Henri de Preux, donnant à beaucoup d'autres une image différente de lui. Mais, en fait, il n'y a pas opposition entre le Pierre d'Odet décrit par les témoignages qui viennent d'être présentés et le Pierre d'Odet tourmenté qui irrite ses parents, voire les désespère, parfois du moins, mais qui, dans certaines lettres qu'il leur adresse, laisse apparaître sa foi et ses préoccupations religieuses. En plus des exemples déjà indiqués ci-dessus, mentionnons que, le 29 janvier 1807, il se réjouit du prochain établissement des sœurs de l'ordre de la Charité à Sion, établissement qu'il juge «aussi avantageux» pour les jeunes filles de Sion «que celui du collège de Saint-Maurice à sa jeunesse»<sup>125</sup>; que, le 11 juillet 1807, il écrit à Charles ces mots: «Je croyais, mon cher ami, que la grande maladie qui t'a mis à deux doigts du tombeau t'aurait dégoûté du monde et persuadé à mener une vie intérieure, mais tes plaintes que tout est morne et monotone dans Sion me font voir que tu n'es pas encore détrompé et que tu cours après les plaisirs bruyants et la vanité. Je te fais cette leçon parce que, comme l'objet essentiel de l'amitié est de s'aider et de se conduire mutuellement au vrai bonheur, ainsi celle que tu m'as toujours témoignée m'a enhardi de te faire cette petite morale»; que, ce 11 juillet 1807 encore, il fait allusion à la «mort tragique» de son cousin Luis d'Odet<sup>126</sup>, plaint le père, la mère et la «prétendue» de celui-ci, avant d'ajouter: «Le coup est tombé sur notre famille; prions Dieu qu'il nous fasse tirer le bien qu'il nous procure dans les malheurs qu'il nous envoie.»<sup>127</sup>

<sup>123</sup> *Ibidem*, p. 49. Cet épisode se passe à Madrid, en 1805 ou en 1806.

<sup>124</sup> *Ibidem*, pp. 60-61. Voir ci-dessus, p. 32.

<sup>125</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 4, n° 111: Pierre à sa mère. – Ces religieuses, en fait, s'établiront à Saint-Maurice en 1826. (TAMINI ET DELÈZE, p. 363.)

<sup>126</sup> Voir ci-dessus, p. 35.

<sup>127</sup> Fonds d'Odet 3, P 69, n° 5. – Pierre d'Odet ne donne jamais de nouvelles d'ordre politique, ne porte jamais un jugement sur les événements qui se passent en Europe – et en Espagne en particulier – et sur les hommes qui y jouent un rôle important. Nous voyons dans son silence un signe de désintérêt, d'indifférence – voire de mépris? – envers l'agitation des puissants de ce monde plutôt que de la prudence: plusieurs de ses lettres en effet sont portées à leurs destinataires par des mercenaires qui retournent dans leur pays durant un congé et desquels il n'a rien à redouter. Pierre d'Odet s'est contenté de remplir consciencieusement sa tâche de mercenaire, réservant l'essentiel de ses préoccupations pour Dieu, pour ses parents, ses amis, ses camarades et pour ses tourments. Il est à préciser cependant que la dernière lettre de lui, dont nous avons connaissance, est datée du 17 novembre 1807 et que, en 1808, il a bien dû se sentir concerné par les événements politiques et militaires rappelés ci-dessus, puisqu'ils influaient directement sur sa destinée d'une façon qu'il ne pouvait juger que fort négative.

Pierre d'Odet est représentatif de ces êtres humains qui ont soif d'absolu et que rien ne semble pouvoir satisfaire, d'autant plus qu'ils se sentent indignes et incapables de remplir quelques grandes tâches, de répondre à une vocation moralement, spirituellement exigeante, celle de prêtre en l'occurrence. Pierre d'Odet a choisi de devenir mercenaire, sur un coup de tête, parce que rien ne l'attirait, si ce n'est l'état ecclésiastique dont il se faisait une idée si haute qu'il le croyait inaccessible pour lui. Il s'est vite rendu compte de son erreur, mais a dû l'assumer, car les siens n'ont pas su le comprendre en un temps où l'on ne se préoccupait guère de psychologie. Il vécut son départ pour l'Espagne, le service mercenaire et son long séjour dans ce pays comme un véritable drame, d'autant plus qu'il y fut privé de son entourage, de son environnement habituel qui le sécurisait. Mais, dans des circonstances difficiles, en proie à la dépression, il s'est soumis à Dieu, à la hiérarchie militaire, à sa famille, il a prouvé ses hautes qualités humaines, s'est conformé à la morale qu'on lui avait inculquée et qu'il n'a jamais remise en question, et ses lettres à sa famille, sa quasi-obsession d'obtenir un congé témoignent de la puissance de ses tourments qu'il a voulu et su dominer aux yeux de la plupart de ses camarades.

A partir de là les jugements sur Pierre d'Odet peuvent varier. Les uns, examinant plus particulièrement telle ou telle attitude de celui-ci, affirmeront par exemple que les raisons qui l'ont poussé, après la bataille de Bailén, à demeurer auprès de ses camarades blessés ou malades sont plus complexes qu'il n'a été dit: certes, son sens du dévouement ne peut être contesté, mais ils remarqueront que sa décision lui a évité d'être enrôlé dans l'une des troupes combattant pour la liberté, l'indépendance de l'Espagne, ce qui fut le lot de presque tous les Valaisans valides du régiment de Preux – la plupart d'entre eux rejoignirent d'ailleurs les insurgés de leur plein gré – et que Joseph-Ignace Escher est bien optimiste en prétendant que, au lendemain de la bataille de Bailén, les Espagnols auraient laissé Pierre d'Odet regagner sans encombre sa patrie s'il en avait exprimé le désir <sup>128</sup>; l'on sait d'ailleurs ce qu'il est advenu de la plupart des Français qui ont cru aux promesses de leurs vainqueurs <sup>129</sup>. D'autres verront en Pierre d'Odet un homme dont le moi a été fortement étouffé, ils insisteront peut-être sur une certaine puérilité qui ne disparaît que vers l'extrême fin de sa vie et s'en prendront à l'éducation qu'il a reçue; d'autres mettront l'accent sur l'orgueil du jeune Valaisan, en parlant de sa fausse humilité et en soulignant que son orgueil explique l'image quasiment idéale qu'il a laissée de lui à tous ceux qu'il a côtoyés et à qui il a caché les arcanes de son âme; d'autres encore le considéreront comme un saint ou presque, tant

<sup>128</sup> Voir ci-dessus, pp. 32-33 et p. 33, note 102.

<sup>129</sup> Voir ci-dessus, p. 33.

il est vrai que plus la lutte est rude, plus le mérite est grand, et ils regretteront qu'il n'ait pas pu devenir prêtre, le seul état pour lequel il était vraiment fait. D'autres enfin... Mais qu'importe! Nous n'avons pas la prétention d'être exhaustif en ce domaine.

\* \* \*

Un mot encore sur Louis et Julie d'Odet. La nouvelle de la mort de Pierre dut profondément les peiner, mais leur chagrin fut sans doute quelque peu atténué par les témoignages qui louèrent la conduite de leur fils, sa moralité, son esprit religieux, tous points capitaux à leurs yeux de catholiques fervents – ils ne doutèrent pas de son salut éternel – et par leur volonté de se soumettre aux desseins insondables de la divine Providence.

Est-ce à dire qu'ils ne se sentirent en rien responsables du décès de leur fils, eux qui, une fois qu'il eut décidé de devenir mercenaire, l'obligèrent à se rendre en Espagne et à y rester, faisant tout, jusqu'en 1806, pour qu'il ne demandât pas de congé ou n'en obtînt pas? Nous n'avons trouvé aucun document susceptible de nous éclairer sur cette question, mais nous connaissons assez bien la mentalité des parents d'Odet pour oser affirmer que, si un tel sentiment a pu les effleurer, ils l'ont bien vite étouffé, sûrs d'avoir agi comme il convenait. Louis et Julie d'Odet sont des personnes qui vécurent de certitudes, non de doutes, des personnes qui n'eurent jamais l'habitude de se remettre en question. Et il ne serait pas venu à l'esprit de leurs fils Charles et François de les accuser de quoi que ce soit, eux qui ont soutenu pleinement leur attitude envers Pierre. Nous connaissons la dépendance intellectuelle et morale des enfants d'Odet à l'égard de leurs père et mère, leur soumission totale envers eux, et seul Pierre, en raison de circonstances particulières, en raison d'une crise de personnalité, a parfois dérogé à cette réalité, dans des limites étroites d'ailleurs.

\* \* \*

Bien qu'il représente un cas quelque peu singulier, Pierre d'Odet nous a permis de compléter l'étude d'une famille valaisanne de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, étude que nous avons entreprise à travers la biographie de Charles d'Odet; il nous a permis aussi de montrer nombre des difficultés auxquelles les jeunes Valaisans d'alors étaient confrontés en devenant mercenaires; il nous a permis enfin de rappeler le destin tragique du régiment de Courten-de Preux au service du roi d'Espagne et de faire connaître quelques documents inédits à son sujet. Et ces divers points nous semblent justifier l'intérêt que nous avons porté à la destinée de Pierre d'Odet.

## Abréviations et sources

AV	Sion, Archives cantonales du Valais
dépôt de	AV 109, famille d'Odet Fonds d'Odet Fonds Louis de Riedmatten Fonds de Rivaz = Rz
cart.	carton
fasc.	fascicule
orig.	original
s.d.	sans date
s.l.n.d.	sans lieu ni date

*Nomina litteratorum* = *Nomina literatorum qui in lyceo et gymnasio sedunensi [...]*  
*eminuerunt* [...], Sion, 1792-1797, 1801-1803.

BIOLEY = Pierre BIOLEY, *Au service de l'Espagne. Notes sur le régiment de Courten-de-Preux (1796-1808)*, dans *Annales valaisannes*, 1921, pp. 124-140.

PUTALLAZ = Pierre-Alain PUTALLAZ, *Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odet: étude de leur correspondance inédite (1812-1817)*, Martigny, 1985, 2 vol., (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 19 et 20).

ROBATEL = Louis ROBATEL, *Mémoires de Louis Robatel (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne, puis de France*, publ. par André Donnet, Martigny, 1966, 294 p. (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 3).

SCHALBETTER = Jacques SCHALBETTER, *Le régiment valaisan au service de l'Espagne 1796-1808*, dans *Annales valaisannes*, 1969, pp. 283-369.

SCHINER = Hildebrand SCHINER, *Description du département du Simplon ou de la ci-devant République du Vallais*, Sion, 1812, X + 557 p.

SCHUMACHER = Gaspard SCHUMACHER, *Journal et souvenirs de Gaspard Schumacher, capitaine aux Suisses de la Garde royale (1798-1830)*, trad. et publ. par Pierre d'Hugues, Paris, s.d., 141 p. (*Mémoires et souvenirs*).

SIX = Georges SIX, *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire (1792-1814)*, Paris, 1934, 2 vol.

TAMINI ET DÉLÈZE = Jean-Emile TAMINI ET Pierre DÉLÈZE, *Nouvel essai de Vallesia Christiana*, Saint-Maurice, 1940, 528 p.

VALLIÈRE = Paul DE VALLIÈRE, *Honneur et fidélité. Histoire des Suisses au service étranger*, Lausanne, 1940, 774 p.

ZIMMERMANN = Jérôme ZIMMERMANN, *Essai sur l'histoire du collège de Sion (1625-1900)*, Sion, 1914, 163 p.

**Le tragique destin de Pierre d'Odet (1781-1808),  
mercenaire  
dans le régiment valaisan au service d'Espagne**

**Table des matières**

Introduction . . . . .	7
1. Le milieu familial de Pierre d'Odet . . . . .	8
2. Le temps des études . . . . .	9
3. Une curieuse décision . . . . .	11
4. Le régiment valaisan au service d'Espagne . . . . .	12
5. Du baume sur les angoisses de Pierre d'Odet . . . . .	14
6. De Sion à Barcelone . . . . .	15
7. A Barcelone et dans ses environs . . . . .	17
8. De Barcelone à Madrid . . . . .	21
9. A Madrid . . . . .	21
Eté 1805 - hiver 1805-1806 . . . . .	21
Printemps 1806 - été 1807 . . . . .	25
Eté 1807 - printemps 1808 . . . . .	28
10. Une fin tragique . . . . .	29
Conclusion . . . . .	36
Abréviations et sources . . . . .	41